UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

HÉDION.

ESSAI BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg,

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

le 5 août 1864, à 4 heures du soir,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

CHARLES SPINDLER,

DE SAINTE-MARIE-AUX-MINES (HAUT-RHIN).

STRASBOURG

TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3

1864

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552708_0037

A

MONSIEUR J. GUILLAUME BAUM,

PROFESSEUR AU SÉMINAIRE PROTESTANT,

A MON FRÈRE GUILLAUME,

AMOUR ET RECONNAISSANCE.

CHARLES SPINDLER.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻,
RICHARD,
REUSS ✻,
SCHMIDT,
COLANI,
N. . . . .
} Professeurs de la Faculté.

WEBER, professeur suppléant.

M. SCHMIDT, Président de la soutenance.

MM. SCHMIDT,
REUSS,
RICHARD,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

OUVRAGES CONSULTÉS.

Jung, *Beiträge zu der Geschichte der Reformation.* Strassb. u. Leipz. 1830.

Rœhrich, *Geschichte der Reformation im Elsass und besonders in Strassburg.* Strassb. 1830.

— *Mittheilungen aus der Geschichte der evangelischen Kirche des Elsasses.* Strassb. u. Paris 1855.

Baum, *Capito und Butzer, Strassburg's Reformatoren.* Elberfeld 1860.

Voigt, *Briefwechsel der berühmtesten Gelehrten des Zeitalters der Reformation, mit Herzog Albrecht von Preussen.* Kœnigsb. 1841.

Vierordt, *Geschichte der evang. Kirche in Baden.*

Œuvres de Zwingli, édit. Schulthess et Schuler.

Les manuscrits des archives du Séminaire protestant de Strasbourg, et ceux de la Bibliothèque de la ville de Zurich et des archives de l'Église et de la Bibliothèque de Bâle.

HÉDION.

ESSAI BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

INTRODUCTION.

Le 20 février 1529, deux mois avant la protestation des États évangéliques à la diète de Spire, les magistrats de la ville libre impériale de Strasbourg parurent devant l'assemblée des trois cents échevins représentant la bourgeoisie, et au milieu d'un profond silence le secrétaire de la république leur lut la proclamation du résultat d'un vote solennel sur la réforme ecclésiastique, conçu en ces termes : « Au nom de la ville libre de Strasbourg, au nom des échevins et des magistrats : quatre-vingt-quatorze voix ont voté pour le maintien de la messe jusqu'à la fin de la diète prochaine ; cent quatre-vingt-quatre voix demandent son abolition immédiate, à moins qu'il ne soit prouvé qu'elle est une œuvre agréable aux yeux de Dieu ; une seule voix est d'avis qu'on ne l'abroge ni dans le présent, ni dans l'avenir. » A ces mots, l'ammeister s'étant découvert proclama, au nom de la bourgeoisie qui avait émis ce vote, l'abolition de la messe dans la ville impériale de Strasbourg, introduisant ainsi d'une manière solennelle et officielle la réformation, dont l'établissement

légal et définitif dans cette ville avait été si longtemps retardé, et par la sagesse des magistrats qui voulaient que tout le monde fût d'abord bien édifié dans une cause aussi grave, et par les hésitations et les menaces de l'empereur.

Ce n'était point là une réforme produite par l'agitation populaire ou accompagnée de scènes révolutionnaires, mais bien une réformation réfléchie, longtemps prêchée du haut des chaires de toutes les Églises, débattue et discutée dans les conseils de la république, répondant aux vœux souvent réitérés de la bourgeoisie, et accueillie avec enthousiasme par des hommes profondément pénétrés de leurs droits et de leurs devoirs. Bientôt cette victoire que l'Évangile venait de remporter sur le despotisme sacerdotal produisit des fruits si beaux, qu'à côté de quelques villes libres allemandes et de quelques cantons de la Suisse, Strasbourg fut partout citée comme exemple pour ses institutions chrétiennes, pour la pureté évangélique de sa doctrine et l'intégrité de ses mœurs.

Quand on se représente combien il fallut de prudence et de fermeté pour introduire sans choc violent un changement aussi radical dans tous les usages et dans toutes les cérémonies, et comment au milieu d'une si grave question, où tant de passions et tant d'intérêts étaient en jeu, l'on sut éviter tout désordre et toute effusion de sang, on ne peut s'empêcher d'attribuer le succès de cette grande entreprise au bon sens, à l'énergie du patriotisme et des sentiments religieux de la bourgeoisie, au courage, à la moralité et à la foi vivante et vraiment évangélique des premiers prédicateurs de la réforme à Strasbourg.

Parmi les précurseurs de ce grand mouvement, il suffira de citer *Geyler de Kaysersberg* et son succes-Pierre Wikram, qui, tout dévoués qu'ils étaient aux dogmes traditionnels, n'en supplièrent pas moins les magistrats et le peuple, les évêques et les prêtres de réformer les mœurs du clergé et les abus de l'Église. Mais tandis que ni les prêtres ni les moines ne voulurent comprendre ces remontrances, la bourgeoisie si souvent scandalisée par leur conduite, en tint compte, et quand les réformateurs parurent avec ces vérités et les réformes si ardemment désirées, elle les reçut, en grande majorité, à bras ouverts.

Matthieu Zell continua l'œuvre de Geyler, et commotionné par l'étincelle électrique partie de Wittemberg, il fit fructifier le champ préparé par ses prédécesseurs. Secondé par une bourgeoisie qui dévorait les livres de Luther, dans lesquels elle avait trouvé l'expression de ses propres sentiments, et de ses aspirations vers la vérité, Zell, à son tour, se décida à prêcher la parole de Dieu et rien que la parole de Dieu, sans en appeler ni à Luther, ni à aucune autre autorité humaine. Ses collègues Théobald *Schwartz* (Nigri) et Symphorien *Altbiesser*[1] devinrent ses imitateurs et la même année *Bucer* vit accourir à ses leçons privées sur les épîtres à Timothée, autant de laïques que d'ecclésiastiques. Le prévôt de Saint-Thomas, *Capiton*, renonçant à la juridiction ecclésiastique, acheta le droit de cité et prêta entre les mains des magistrats le serment de fidélité en matière civile et politique. *Antoine Firn* alla plus loin; et aimant mieux obéir à Dieu qu'aux

[1] Non pas Althiesser, comme M. Rœhrich écrit ce nom dans son ouvrage.

hommes, il déclara vouloir vivre en mariage légitime d'après les saintes Écritures, donnant ainsi courageusement à ses amis un exemple qu'ils ne tardèrent pas à suivre. Zell osa même négliger la messe, et quand on vint lui faire des remontrances à ce sujet, il se contenta de répondre : « qu'il consacre ces moments-là à l'étude, occupation plus sérieuse et plus utile que la messe, parce que la prédication de la parole de Dieu est la chose essentielle, et que, par conséquent, il doit s'en acquitter le plus consciencieusement possible. »

Aussi le grand chapitre ne put-il l'empêcher de prendre possession de la chaire de la cathédrale, restée vacante par la démission de Wikram, jusqu'à ce que vers la fin de l'année 1523, Zell fût remplacé par *Hédion*, prédicateur du chapitre de Mayence.

Voilà les hommes dont les déclarations franches et précises, dont les prédications tout évangéliques donnèrent aux opinions et aux croyances du peuple cette clarté et cette énergie qui présidèrent à l'acte mémorable dont les habitants de Strasbourg furent les auteurs et les témoins le 20 février 1529.

Leur vie a fait dans les dernières années le sujet de plusieurs biographies aussi intéressantes qu'érudites. Hédion seul, qui, sans être au premier rang, n'en occupe pas moins une place très-importante dans l'histoire de la réformation à Strasbourg, n'a été caractérisé qu'en quelques traits généraux. Nous avons essayé de compléter son portrait, persuadé que si même sa vie n'offre pas autant d'intérêt que celle de Luther, de Zwingli ou de Calvin, elle ne mérite pas moins d'être connue, comme étant celle d'un collaborateur zélé, d'un ami toujours dévoué des réformateurs, et comme offrant

plus de points de contact et de ressemblance avec notre propre position secondaire.

Nous avons sacrifié à la concision imposée à tout travail de ce genre les intéressants détails sur sa vie intime, tirés de ses lettres pour la plupart encore inédites, et c'est à regret que nous nous contenterons de retracer chronologiquement son activité comme prédicateur, sa position vis-à-vis des autres réformateurs, ses rapports avec la France, avec Cologne et le ci-devant margraviat de Bade, ses travaux littéraires, historiques ou apologétiques, en intercalant toutefois à titre de pièces justificatives les parties les plus intéressantes de sa correspondance.

I.

Gaspard Hédion[1] naquit l'an 1494 à Ettlingen, dans le margraviat de Bade, trois ans après la naissance de Bucer et quand Capiton, âgé alors de seize ans, fréquentait déjà les leçons de Reuchlin à Pforzheim. C'est cette école, alors célèbre, que les parents de Hédion, qui jouissaient à ce qu'il paraît d'une certaine fortune, choisirent pour y envoyer leur fils, destiné à la carrière ecclésiastique. De Pforzheim il arriva très-jeune à l'Université de Fribourg, qui lui conféra, après un court séjour, le grade de bachelier en philosophie. Se tournant alors vers les études théologiques, sans négliger jamais ses études favorites, l'histoire et les langues, il

[1] Son nom véritable paraît avoir été *Heyd*. Voy. l'art. *Hédion* de Hagenbach dans l'*Encyclopédie théologique* de Herzog.

suivit encore les cours de cette Faculté jusqu'en 1519, époque à laquelle Bâle lui offrit une place de vicaire à l'église de Saint-Théodore.

Bâle était alors un foyer d'érudition et de lumières. L'éditeur Frobenius, chez qui le savant Érasme avait établi sa demeure, y publiait les œuvres de son hôte et de ses divers collaborateurs. Capiton, le prédicateur du chapitre, s'était joint à Érasme et l'avait aidé avec le jeune Œcolampade à corriger le texte de son édition du Nouveau Testament. Tous ces jeunes savants avaient consacré leur science et leurs forces aux progrès de la réforme littéraire et théologique, sans se laisser intimider par les cris des moines justement effrayés de leurs tendances réformatrices. Dès 1518, Capiton avait écrit à un de ses amis : « Je suis convaincu que l'étude seule des saintes Écritures nous peut conduire aux sommités de la vraie science, » et dans sa correspondance avec le prédicateur d'Einsiedlen, Zwingli, il avait même débattu la grave question de la nécessité de se débarrasser du pape.

Partageant sous bien des rapports ces tendances, Hédion suivit avec empressement l'occasion qui lui permettait de se mettre en rapport avec des hommes aussi éminents qu'Érasme et Capiton, et il quitta sans regret les leçons scolastiques de Fribourg pour les échanger contre la science sérieuse et profonde qu'il devait trouver à Bâle.

Capiton le reçut avec la bienveillance d'un père, et bientôt il s'établit entre ces deux hommes une union qui fut de la plus grande importance pour la carrière future du jeune Hédion. Dans ces moments critiques, où la vérité qu'il cherchait n'avait pas d'adversaires

plus véhéments que ceux-là mêmes qui devaient l'exposer dans toute sa pureté, Hédion, sans expérience de la vie, était en proie au doute et à l'indécision. Heureusement Capiton, déjà tout dévoué à la bonne cause, sut diriger ses aspirations. Il le guida dans ses recherches, l'introduisit dans la société de ses amis et fortifia son jugement en lui communiquant les lettres de Zwingli et de Hutten, afin de gagner un nouveau champion à la grande lutte spirituelle qui allait commencer.

Grâce à ces rapports quotidiens avec ce prédicateur éminent et à l'étude plus approfondie de la Bible, Hédion ne devait pas tarder à se décider; et, bien que nous remarquions encore souvent chez lui une certaine hésitation, une crainte qu'il avait peine à cacher, nous pourrons néanmoins, dès ce moment, le considérer comme un partisan et comme un zélé défenseur du pur Évangile.

Les thèses qu'il soutint la même année sur la prédestination[1] pour obtenir le grade de licencié en théologie, nous prouvent quelle influence avaient eue sur lui les prédications et les entretiens familiers de Capi-

[1] Nous communiquons ces thèses, telles qu'elles se trouvent dans l'original sur une feuille in-folio, en forme de placard, conservée dans les *Varia theologica* de la bibliothèque du pensionnat Saint-Guillaume, n° 90 :

Sub Wolphangio Fabricio Capitone, subscriptas conclusiones, ex evangelica scriptura et veteri utriusque linguæ theologia mutuatas in Basiliensium gymnasio disputabit M. Caspar Hedio.

1° *Summa est constantia earum rerum, quæ proprie ad Deum attinent.*

2° *In his rebus, quæ partim sunt hominum, variatio ex parte intercedit.*

3° *Rebus perpetuis in universum religio vera præcipue nititur, voluntarium eam vero vel adjuvare, vel etiam adornare non diffitemur.*

4° *Ideo et rationes, ut vocant, philosophorum, et canones Ponti-*

ton sur l'épître aux Romains, sur la liberté du chrétien, sur les observances ecclésiastiques, sur la loi et la nouvelle vie en Christ. Elles traitent une question assez souvent débattue par les théologiens. Malgré leur concision et l'obscurité du sujet, nous essaierons cependant de les analyser en quelques lignes, en considération du changement qu'elles dénotent dans les idées et les vues de leur auteur.

Il commence par établir en principe l'immutabilité absolue des attributs métaphysiques et essentiels de Dieu ; les attributs qui ont pour objet l'homme com-

ficum atque conciliorum, reginæ fidei pedissequas et ministras affirmamus.

5° *Neque sunt apex, aut scopus, ut quidam nugantur, orthodoxæ religionis.*

6° *Nihil nisi creatura, eaque per se semper mutationem sustinet.*

7° *Nescitur etiam quorsum evadat, an ad Aquilonem an ad Orientem, nisi a Deo, qui solus prædestinat, id est, præscius est futurorum.*

8° *Consequitur, Christum utpote Deum verum et sempiternum, non esse prædestinatum, neque prædestinabilem.*

9° *Ex tempore tamen Christum cœpisse, non repugnat priscorum fidei.*

10° *Ideo nomen Jesu significare hominem assumptum, et Christi appellationem divinitatem, non recipimus.*

11° *Non prædestinatur, inquam, nam qui prædestinat omnia, prior omnibus; a quo intelliges prædestinandum?*

12° *Adde, quod nulla scriptura dicit Christum prædestinatum, sed ut fieret opinio ansam dedit injuria temporum et veterum auctorum internicies.*

13° *Præterea, prædestinationis abdita mentis aciem creatæ nimium exuperant.*

14° *Aristoteles, Boetius et eorum sectatores, longa tractatione, nihil invenerunt solidum aut firmum de providentia Dei.*

15° *Superciliosæ arbitramur ignorantiæ, sibi aliquid sumere ultra Paulum et veteres de prædestinationis abysso.*

16° *Nihil profecto intelligimus quam quod Deus libere et justa*

portent seuls des modifications relatives; mais ce sont les premiers qui constituent la divinité, Dieu dans son essence, et sur lesquels se fonde par conséquent aussi la vraie religion : les déterminations de l'homme et les manifestations religieuses de la volonté humaine ne peuvent que développer ou orner la religion, mais elles n'en sont point la base. La religion ne consiste donc ni en formules philosophiques, ni en décrets, ni en dogmes provenant soit des papes, soit des conciles, mais elle est du domaine de la foi, dont l'autorité (*reginæ fidei*) est supérieure à celle des papes et des conciles.

La prédestination a sa raison d'être dans les attributs divins. La créature ne connaît point son sort, le Créateur seul le connaît d'avance, c'est-à-dire il prédestine la créature.

Se contentant pour le moment de cette définition, Hédion réfute d'abord ceux qui soumettent Christ à la

suam, id est nobis incapacem voluntatem, prædestinat aut vitæ aut morti.

17° *Qui nullius est debitor, neque lege, neque prece, neque ceremoniis, neque factis cogitur, ut det æternam vitam.*

18° *Itaque lex quamlibet bona, hæredem Christi facere nequit.*

19° *Nam omnis lex etiam nova, iram operatur; eaque sublata, simul transgressio ejus summovetur.*

20° *Verum una lex fidei momentum habet ad justificationem, deinde ad hæreditatem mundi.*

21° *Dubitamus an ea unquam naturali lege obtigerit.*

22° *Neque Abraham, neque ullus ante Moysem, aut extra legem, per naturalem, nactus esse videtur promissionem.*

23° *Omnis lex aggravat, quia, ut dictum est, viam perficit etiam lex fidei.*

24° *Obedientia vero christianismi in libertatem asserit et in adoptionem filiorum*

Anno M. DXIX.

loi de la prédestination. Christ, vrai Dieu de toute éternité, n'est pas prédestiné et il ne saurait l'être. Jésus même, en tant que ce nom désigne sa nature humaine, n'est pas prédestiné; car la distinction faite entre Christ et Jésus n'est pas soutenable. Christ n'est pas prédestiné, car c'est lui qui a tout prédestiné; il est donc antérieur à toute créature, de sorte que l'on ne saurait comprendre qui aurait pu le prédestiner. Mais ici l'étude des pères amène Hédion à une inconséquence que nous nous contenterons de relever, sans chercher comment l'opinion, que Christ a commencé dans le temps, se concilie avec l'idée d'un Dieu éternel. « Les saintes Écritures ne parlent pas de la prédestination de Christ.»

Il serait peut-être facile de réfuter cette thèse, en ne citant que le prologue de l'Évangile de Jean; mais nous aimons mieux avouer avec Hédion que ce mystère dépasse les bornes d'un esprit fini, et que dans toute cette question les plus savantes discussions de la philosophie n'en ont pas dit plus que Paul, à qui il en appelle pour étendre l'idée de prédestination comme prescience à celle d'une prédestination absolue proprement dite. Dieu prédestine selon sa volonté ou à la vie ou à la mort: c'est là le *decretum absolutum* et *æternum*, que ne peuvent modifier ni la loi, ni les prières, ni les cérémonies, ni les œuvres. Aucune loi ne peut sauver; il n'y a que l'obéissance chrétienne, la foi chrétienne qui, ignorant toute loi, mène au salut, à la vie, à la liberté, quoique cette dernière ne soit encore que celle des enfants, avec lesquels le père fait ce qu'il veut[1].

[1] Nous trouvons des idées analogues émises à la même époque par un

Sans souscrire à toutes ces thèses, nous serions cependant injuste envers Hédion si nous ne tenions pas compte des idées vraiment chrétiennes et protestantes qu'elles contiennent. Vouloir ramener la religion à sa véritable source, la distinguer des cérémonies extérieures et de la foi aveugle, à ces nombreuses définitions scolastiques, la séparer de tous ces éléments impurs et étrangers à sa nature, c'était un commencement digne du futur collaborateur de Bucer et de Capiton ; déjà nous le voyons renoncer aux distinctions et aux définitions scolastiques pour en appeler aux saintes Écritures, comme le seul témoignage qui ait autorité et qui fasse loi au tribunal de la conscience.

Pour lui, ce ne sont donc plus les œuvres ni la loi qui justifient, mais c'est la foi chrétienne qui sauve l'homme, qui le délivre de la mort à laquelle le *decretum absolutum* l'avait condamné. Sans doute Hédion ne nous dit pas ce que c'est que cette *obedientia christianismi*, ni d'où elle vient ; il en a un sentiment vague, mais il semble ne pas avoir compris dans toute son étendue la théorie de Paul.

L'apôtre attribue cette obéissance chrétienne à l'influence du Saint-Esprit, et il désigne cette vie intérieure par le mot πίστις, foi, qui pour Hédion aussi n'est plus un simple acte de l'intelligence, mais qui n'a pas encore pour lui toute l'importance que lui attribue Paul. Pour Hédion, cette obéissance chré-

moine augustin, *Conrad Treger*, qui malheureusement ne persista pas dans la bonne voie et que nous retrouverons plus tard comme un des plus zélés adversaires de la Réforme à Strasbourg et dans les provinces du Rhin. Voy. Jung, *Beitr. zu der Gesch. der Reformation*, t. II, p. 278.

tienne dérive plutôt de la volonté (*voluntarium*), qui cependant, d'après ses propres paroles, n'est qu'un accessoire, tandis que pour Paul la foi est la base de la vie religieuse. L'esprit de Hédion, nous l'avons déjà indiqué, se portait plus vers les études historiques et concrètes, et cette tendance pratique nous explique l'obscurité et le manque de précision de ces thèses purement spéculatives, le premier et le seul travail de ce genre que nous possédions de lui.

Il continua à Bâle l'étude de la langue grecque, qui ne lui était pas encore familière, et entretint, à côté de ses fonctions pastorales, une correspondance très-suivie avec Ulric Zwingli. Désirant exposer aux paroissiens de Saint-Théodore la parole de vie, et pénétré en même temps du sentiment de sa faiblesse et de son inexpérience, il s'adresse au prédicateur de Zurich et lui demande son assistance : « Je me suis décidé à prêcher sur l'évangile selon Matthieu ; je vous prie donc de m'indiquer l'ordre que vous avez suivi dans vos sermons. Comme je ne suis qu'un imitateur, je choisirais de préférence votre exemple et celui de personnes qui vous ressemblent[1]. » Par l'entremise de Zwingli il fit aussi la connaissance du futur réformateur de Bâle, Myconius, alors prédicateur à Lucerne, qui prit Hédion en telle estime et affection, que, dans toutes ses entreprises, il s'en remit à son jugement, quoique Hédion partageât alors encore non-seulement les idées d'Érasme, mais aussi tous ses scrupules et toutes ses considérations méticuleuses sur la marche de la Réforme.

Ce furent même ces scrupules, que Hédion manifes-

[1] *Hedio Zwinglio*, 6 nov. 1519. *Opp. Zwingl.*, t. VII, p. 89.

tait en maintes occasions, qui décidèrent les Bâlois à offrir la succession de leur prédicateur Augustin Leutenwang à un prêtre plus courageux; Hédion se vit contraint d'accepter l'hospitalité dans la demeure de Capiton, jusqu'à ce qu'il obtînt la place de chapelain à Saint-Martin. Mais à peine installé, il résolut, non sans y être sollicité par Zwingli, de soutenir avec ses amis le combat contre « la troupe des menteurs. » « Ils ont formé une ligue, écrivait-il, et il importe que nous nous liguions aussi. » Malheureusement, dès le commencement de l'année 1520, cette ligue perdit un de ses membres les plus influents dans la personne de Capiton, que l'archevêque de Mayence avait nommé prédicateur de son chapitre. Il n'y avait que l'espoir de voir une nouvelle voie s'ouvrir à l'Évangile, au siége même du premier prélat de l'Empire, qui pût consoler Hédion du départ de son ami. Il restait seul à Bâle, engagé dans la lutte, contre les moines surtout, « ces bêtes sauvages, » comme il les appelle; mais, à mesure que le danger augmentait, Hédion, fidèle à la voix de sa conscience, sentait aussi son courage se ranimer. « J'ai résolu, écrivait-il à Zwingli, dans une lettre où il déplore à chaque ligne le départ de Capiton, de continuer aussi bien que possible les prédications sur Matthieu. Je suis tout dévoué à cette saine doctrine, quoique les moines osent défendre au peuple d'écouter ces novateurs, qui prétendent que le christianisme tout entier est contenu dans les évangiles et dans les épîtres de Paul. Naguère un frère mineur poussa l'impudence jusqu'à soutenir que Duns Scot a plus servi la cause du christianisme que Paul, et que toute cette prétendue science évangélique n'est

qu'un vol fait à Duns Scot, entremêlé de quelques mots grecs et hébreux[1]. »

Malgré ces attaques, Hédion continua courageusement à expliquer à ses auditeurs l'évangile de Matthieu, et, quoiqu'il eût encore bien des imperfections à reprocher à ses sermons, comme il l'avoue lui-même, il eut cependant la satisfaction d'y voir le peuple accourir en foule et les écouter avec plaisir. Les exhortations et les conseils encourageants que Zwingli ne se lassait de lui adresser, lui furent d'un grand secours, et c'est avec l'assurance qu'inspire la défense d'une bonne cause qu'il écrit à Myconius : « Tout ce que je pourrai faire par mes sermons, je le ferai; je confesserai Christ devant les hommes, afin qu'il ne me renie pas un jour devant son père. Zwingli ne cesse de m'exhorter ; ses lettres et celles de Capiton ont beaucoup augmenté mon courage[2]. » La lettre qu'il adressa la même année à Luther, nous le prouve: « Homme bien-aimé, je sais que votre doctrine vient de Dieu ; son influence augmente de jour en jour : déjà aujourd'hui elle attire une foule de cœurs à Jésus et leur enseigne la vraie piété. Mais pourquoi l'appellerais-je *votre* doctrine ? n'est-ce point celle de Christ? Le peuple reconnaît l'imposture et il a soif de vérité; continuez donc, ne vous lassez point[3], ô notre libérateur : soyez notre guide, nous combattrons à vos côtés. Mon unique désir est de vous voir. Soyez persuadé que Hédion est tout à vous[4]. »

[1] *Hedio Zwinglio*, 17 mars 1520. *Opp. Zwingl.*, t. VII.

[2] Voy. Wirz, *Reformationsgeschichte der Schweiz*, p. 104.

[3] Ces mots : *Wur nit matt* (*werde nicht matt*), *macte virtute*, paraissent avoir été la devise de Hédion.

[4] Voy. Vierordt, *Gesch. der evang. Kirche in Baden*, t. I, p. 115.

II.

Quelqu'utile que fût pour lui le séjour de Bâle et le voisinage de Zwingli, le sentiment de son isolement au milieu des moines hostiles était trop angoissant pour que Hédion n'acceptât pas avec plaisir la place que Capiton lui offrit vers la fin de l'année 1520. Ce dernier, qui, en sa nouvelle qualité de chancelier de l'électeur, dut accompagner son maître au sacre de l'empereur à Aix-la-Chapelle, lui recommanda le jeune vicaire de Bâle. L'archevêque consentit à charger de la prédication pendant l'absence de Capiton. Mais celui-ci lui avait déjà communiqué son intention de se démettre entièrement des fonctions de prédicateur, et lui avait fait entrevoir la possibilité de le remplacer définitivement. C'est du moins ce que Hédion annonce à Zwingli dans une lettre où il fait le plus grand éloge des services que Capiton a rendus à la cause de l'Évangile. « Capiton veut donner sa démission, parce qu'il est entré dans le conseil de son Éminence. Vous ne sauriez vous imaginer quels services il nous rend dans sa nouvelle position. Depuis longtemps Luther aurait été brûlé et sa doctrine condamnée dans cette ville, s'il n'en savait su dissuader le prince. Le pape a lancé contre Luther et ses adhérents une bulle dans laquelle il somme Pierre et Paul, les anges du ciel et les créatures de la terre, d'exterminer tous ces hérétiques par le fer et par le feu. Allemagne, pays de la liberté, qu'as-tu fait de cette liberté? La parole elle-même est enchaînée. Mais Luther va se montrer et il

est certain qu'à la foire prochaine nous entendrons gronder le tonnerre[1]. »

A la lecture de ces confidences l'on se demande involontairement comment Hédion, avec les idées que nous lui connaissons, a pu se décider à quitter Bâle, la ville où, malgré l'opposition tracassière de certains moines, règnaient alors la liberté et la science, pour s'établir au siége même du catholicisme en Allemagne. Mais cette décision s'explique par les renseignements qu'il recevait de Capiton sur le prince et les dispositions des habitants de Mayence, qui étaient des plus favorables. L'archevêque était un jeune prince frivole et mondain, ami d'Érasme et même de Hutten, mais qui ne voyait dans ce grand mouvement qu'une dispute et une rivalité de moines. Le peuple au contraire s'était prononcé ouvertement en faveur de Luther lorsque le légat du pape avait voulu brûler à Mayence les livres du grand réformateur[2], et Hédion lui-même ne passait pas encore pour un de ces hardis novateurs, que toute l'influence, toute l'autorité de Capiton eût été impuissante à protéger. Il commença donc hardiment ses prédications à l'Église cathédrale de Mayence et les continua, quand ses prévisions au sujet de la démission de Capiton se furent réalisées, avec un tel succès qu'il put écrire à Zwingli : « ma position me plaît; le peuple trouve du plaisir à entendre l'Évangile qu'on prêche ici en toute liberté. Les moines sont devenus moins arrogants et quelques uns d'entre eux prêchent eux-mêmes selon l'Évangile ; le peuple est déjà dégoûté des rêveries des autres, contre lesquelles du reste Capi-

[1] *Hedio Zwinglio*, 15 oct. 1520. *Opp. Zwingl.*, t. VIII, p. 147.
[2] *Hedio Zwinglio*, 21 déc. 1520. *Opp. Zwingl.*, t. VII, p. 157.

ton l'avait prémuni dans quelques-uns de ses sermons.»

Hédion trouva à Mayence quelques amis dont la société lui rendit le séjour de cette ville presque aussi agréable, que celui de Bâle, après le départ de Capiton, avait été triste. Sans rester étranger aux défenseurs de la vérité qu'hébergeait alors le château de Sickingen et parmi lesquels se trouvait son futur collègue Bucer, il leur préféra cependant le commerce du jurisconsulte Eberbach et de quelques autres amis d'Érasme, dont la manière de voir convenait alors mieux à son esprit calme et prudent, tout en étant moins compromettante. Plutôt spectateurs qu'acteurs dans le grand drame, aussi éloignés des papistes que des luthériens, ces Érasmiens, amis des belles lettres et surtout de la belle latinité, du reste pour la plupart indifférents en matière religieuse, ne pouvaient qu'approuver la résolution de Hédion de ne se mêler à aucun parti.

Mais peut-être semble-t-il que nous soyons ici en contradiction avec ce que nous avons dit plus haut des tendances réformatrices de Hédion. Nous répondons en demandant: si Luther lui-même a été dès le jour où il afficha ses quatre-vingt-quinze thèses, celui qui pour toute justification se contente d'en appeler à Dieu en prononçant les paroles mémorables : « Me voilà, je ne puis autrement, que Dieu me soit en aide! » ne faut-il pas attribuer en grande partie à la résistance et à l'opposition de ses adversaires et détracteurs la lucidité et la fermeté qu'il sut donner plus tard à ses opinions et à ses écrits? Et si nous sommes contraints d'admettre ce développement progressif dans une personnalité aussi éminente que celle de Luther, serions-nous en droit d'exiger que Hédion, nature plus circons-

pecte, plus timide et moins résolue, renonçât, dès les premiers jours, à toutes les anciennes traditions, à toutes les anciennes formes, pour se jeter avec une indépendance entière dans le courant dont la violence toujours croissante était capable d'effrayer des caractères bien autrement trempés que celui de Hédion?

Il prêche la saine doctrine, il s'en tient à l'Évangile; il blâme la licence des mœurs du peuple et du clergé. Mais quel homme sincère en aurait été scandalisé? qui aurait osé appeler *innovation hérétique* ces prédications devenues populaires dans les principales villes de l'Allemagne? Quant à ses idées particulières sur les cérémonies, le culte, la hiérarchie et en général la forme extérieure de l'Église, il se garde bien d'attaquer l'ordre établi; il taxe même de précipitation dangereuse le changement qu'Œcolampade s'était permis d'introduire à Ebernbourg chez Sickingen dans le rituel ecclésiastique en faisant la lecture des épîtres en allemand. Près de deux ans s'écoulèrent sans que cette modération, cette prudence ait prêté un prétexte plausible aux adversaires, mais l'opposition ne devait cependant pas tarder à le pousser plus avant, et à le convaincre bientôt de la vérité des paroles du Seigneur: « Personne ne met une pièce de drap neuf à un vieil habit, parce que la pièce emporterait une partie de l'habit, et la déchirure en serait pire. On ne met pas non plus le vin nouveau dans de vieux vaisseaux, autrement les vaisseaux se rompent, le vin se répand et les vaisseaux sont perdus; mais on met le vin nouveau dans des vaisseaux neufs et l'un et l'autre se conservent » (Matth. IX, 16, 17).

La pureté de la doctrine devait naturellement l'ame-

ner à faire aussi opposition contre les abus extérieurs, et sa conscience ne lui permit plus d'approuver la conduite de ceux dont il ne partageait plus les croyances. Dès l'année 1523 il est porté à se rendre compte de la position dans laquelle il se trouve. « J'ai beaucoup à lutter contre mes ennemis qui font tous leurs efforts pour me perdre. Dieu me sera en aide et je persisterai malgré les offres avantageuses qui m'ont été faites, car Mayence est la capitale ecclésiastique, le premier siége épiscopal de l'Allemagne[1] » et plus tard il ajoute : « je vois que la vérité est invincible ; le mensonge au contraire est impuissant. Qui pourrait s'empêcher de pleurer le sort de ces hommes ou de sourire à leur ignorance et à leur aveuglement qui leur cachent la lumière de l'Évangile. J'en connais qui le combattent, uniquement parce qu'il est contraire à leurs convoitises et à leurs œuvres. Le peuple a été trop longtemps trompé par les funestes doctrines de ces hypocrites; le temps est venu de les démasquer et d'arracher à ces ânes la peau du lion[2].»

A cet effet, il continue de prêcher la saine doctrine, et après avoir terminé une série de prédications sur Matthieu, il aborde l'explication des actes. Mais à peine se disposait-il à soutenir plus sérieusement encore la lutte, qu'un champ plus propice s'ouvrit à son activité évangélique. Fidèle à un appel du seul maître qu'il reconnaît maintenant en matière de foi, il renonce à ses illusions et consent à se mettre au service d'une ville où la moisson promettait d'être plus abondante.

[1] *Hedio Zwinglio*, 10 fév. 1523. *Opp. Zwingl.*, t. VII, p. 271. — *Hedio Adamo Weiss*, 28 mars 1523, mss. *Bibl. Basil.*, autogr.

[2] *Hedio Zwinglio*, vigilia Paschæ 1523. *Opp. Zwingl.*, t. VII, p. 288.

III.

Depuis quelque temps déjà le grand chapitre de Strasbourg s'occupait de la déposition de son prédicateur *Pierre Wikram*, sans être fixé toutefois sur le choix de son successeur. Plusieurs candidats avaient été présentés : *Urbanus Rhegius*, *Emser* et en dernier lieu le prédicateur de l'archevêque de Mayence, Gaspard Hédion. Le doyen Sigismond de Hohenlohe, l'ami de la réforme et de Marguerite, sœur de François Ier, l'invita (28 oct. 1522)[1] au nom du chapitre à venir prononcer son sermon d'épreuve, qui lui valut l'unanimité des suffrages du chapitre. Mais comme le grade de docteur en théologie était une des conditions à remplir par l'impétrant, Hédion demanda et obtint un délai de trois mois pour soutenir sa thèse pour le doctorat dans une solennité à laquelle assistèrent les délégués du chapitre et de la ville de Strasbourg chargés d'offrir au jeune docteur les présents d'usage. Ayant obtenu son congé, que l'archevêque aurait bien aimé différer encore, Hédion quitta Mayence et vint à Strasbourg dans les derniers jours du mois de novembre 1523, avec la conscience d'avoir contribué pour sa part aux progrès de la réforme dans une ville et dans un diocèse, où ces premières semailles devaient bientôt être étouffées par l'administration électorale elle-même[2].

Capiton l'avait précédé à Strasbourg et avait même brigué avec lui la place de prédicateur du chapitre ;

[1] Mss. orig. de la bibl. de M. Baum.

[2] Voy. la préface de son sermon sur la dîme, et la dédicace aux communautés chrétiennes du diocèse de Mayence

malheureusement il se vit contraint de céder le pas à son ancien disciple, qui lui était cependant redevable de toute sa position. Déçu dans son attente et indigné d'avoir éprouvé cet échec malgré ses prétentions légitimes, il reprocha à Hédion ses intrigues et son orgueil, et longtemps il ne voulut pas lui pardonner cette conduite, dans laquelle il voyait un manque de reconnaissance et de respect à son égard.

Hédion, qui se savait innocent, connaissait les griefs de Capiton, et, sans les réfuter, il s'en plaint cependant à Œcolampade : « Je me rendrai à Strasbourg pour y remplir les fonctions de prédicateur. Cratander, qui connaît tous les détails, vous apprendra quels sont les sentiments de Capiton à mon égard. Je m'attendais à mieux ; mais le Christ, je l'espère, le ramènera à de meilleurs sentiments quand il aura plus approfondi ma conduite. Dans tout ce qui a rapport à la cause du Christ, je n'ai à tenir compte de personne, pas même de mes parents. Vous userez de votre influence sur lui pour empêcher une rupture entre nous. Pour moi, je l'aimerai bien malgré lui, comme mon bienfaiteur et mon maître[1]. » Les amis communs de Mayence intercédèrent à leur tour en sa faveur et défendirent la pureté de ses intentions ; mais Capiton, d'ailleurs si conciliant, avait déclaré que la prédication ouverte des vérités évangéliques de la part du jeune docteur serait la condition de son pardon, et il ne se désista de son maintien réservé que quand il vit avec quel zèle et quelle franchise le nouveau prédicateur, qu'il avait un moment soupçonné de trahison et d'apostasie, se pla-

[1] *Hedio OEcolampadio*, 22 sept. 1523. Mss. des arch. du Séminaire

çait du côté de la réforme. A partir de ce jour, leur amitié fut parfaite, et elle subsista même alors que les dissentiments, qui surgirent entre les Strasbourgeois et les chefs de la Réforme à Wittemberg, et la faveur dont Hédion jouissait auprès de ces derniers, semblaient devoir la troubler.

Cette nomination de Hédion par le chapitre de Strasbourg n'a rien d'étonnant si l'on songe qu'il n'avait pas encore émis d'opinions dissidentes fortement accusées, qu'il s'était même ouvertement prononcé contre toute espèce d'innovation dans le culte et que le doyen de ce chapitre était favorable à une réforme dans le sens d'Érasme. Dût-il même se permettre quelques assertions hasardées, c'était là une concession à faire à un homme savant et lettré, à une tradition consacrée, depuis la prédication de Geyler, au courant général et irrésistible des idées nouvelles. On voulait un homme de conciliation et que n'excluaient pas ses déclarations antécédentes. Or, d'après ce que nous avons vu jusqu'ici, sous ce rapport, la conduite de Hédion n'offrait rien d'inquiétant pour les membres du chapitre ; rien ne l'empêchait de prêter en toute conscience le serment de ne pas prêcher dans le sens luthérien, et de déclarer du haut de la chaire qu'il ne prêcherait pas d'après les paroles de Luther, mais qu'il exposerait purement et simplement la parole de Dieu. Les chanoines ne paraissent pas avoir connu le rapport intime qui existe entre ces deux doctrines, et la remarque judicieuse que fit plus tard Schadæus à ce sujet, semble avoir échappé à ces seigneurs, trop préoccupés d'ailleurs de leurs intérêts matériels. Le fait est que Hédion ne rencontra aucune opposition dans sa manière

de prêcher, et quand il se permettra plus tard de passer de la théorie à la pratique, la résistance d'une faible minorité ne l'intimidera plus. Le milieu dans lequel il vivait à Strasbourg, ses rapports avec Bucer, Capiton, Zell et les autres principaux représentants de la Réforme, ses propres tendances, que des circonstances indépendantes de sa volonté avaient seules encore réprimées, devaient hâter le dénouement. Ce qui à Bâle et à Mayence eût été une impossibilité, devenait une nécessité à Strasbourg. La bourgeoisie poussait à la Réforme et les magistrats la voulaient, mais ils la voulaient réfléchie, calme et paisible; et enrayaient la marche du mouvement réformateur plutôt qu'ils ne le devançaient, pour éviter toute espèce de précipitation tumultueuse et toute espèce de conflit fâcheux avec l'autorité de l'empereur. Sous ce rapport, Hédion était beaucoup plus l'homme des magistrats d'alors que les autres réformateurs de la République, qui les incommodaient souvent par leurs instances et leurs remontrances. Cédant cependant à cette pression générale et légitime, il rompit enfin ouvertement avec l'ancienne Église, dont l'autorité ne trouvait guère plus de défenseurs que parmi les prélats et les moines plus fanatiques, plus immoraux et plus ignorants les uns que les autres. Strasbourg n'eut qu'à se féliciter de cette rupture : car si Hédion ne fut pas un grand théologien, il fut du moins un de ces pasteurs dont la piété et la véritable popularité eurent une influence plus salutaire sur les masses que les débats scientifiques, et l'adresse dialectique de ses collègues. Aussi voyons-nous qu'il acquit bientôt à Strasbourg la réputation d'un fidèle serviteur du Christ. Gerbel, dont il

gagne l'affection par son attachement à Luther, et par la douceur et la modestie de sa personne, fait le plus bel éloge de son ministère : « Hédion rend des services immenses à la cause de l'Évangile, car tous ses efforts tendent à confirmer, par l'intégrité des mœurs, par le calme et la sévérité de ses sermons, la doctrine des autres. Si tout s'est passé sans désordre, il faut en attribuer la cause à l'intervention de Hédion et au découragement des adversaires.» Les autorités de la ville, excitées et aidées par des hommes aussi zélés pour la bonne cause, durent songer à faire jouir le peuple de tous les avantages des réformes et du nouvel état des choses. La sécularisation des biens du clergé, rendus scrupuleusement à leur destination primitive, et l'érudition des réformateurs rendaient l'établissement d'écoles possible ; et comme aucun besoin ne se faisait sentir d'une manière plus pressante et qu'aucun n'était représenté avec plus d'urgence par les prédicateurs, le magistrat s'empressa de fonder des écoles auxquelles les leçons de Bucer sur le Nouveau Testament, de Capiton sur l'Ancien Testament et de Hédion sur l'histoire, procurèrent bientôt une célébrité presque européenne, en même temps qu'elles hâtaient le progrès moral et intellectuel du peuple.

Tout entier à ses prédications, estimé et aimé de la bourgeoisie et de ses collègues, l'ancien prédicateur de Mayence était devenu le plus zélé partisan de la réforme, dont il cherchait par tous les moyens à consolider l'établissement à Strasbourg. Moins préoccupé des rapports de cette ville avec les États voisins, il prit à tâche de réformer aussi les mœurs et la conduite, la foi et la vie de ses concitoyens, prêchant à cet effet,

comme tout vrai pasteur, autant par l'exemple que par la parole. Mais, pour prouver enfin qu'il avait définitivement rompu avec l'ancienne Église, et qu'il était entièrement converti au parti du progrès et des lumières, il célébra son mariage (30 mai 1524) avec Marguerite Trenz, la fille d'une famille de la tribu des jardiniers, alliée aux principales maisons de la cité. Le frère de la mariée s'opposa d'abord au mariage de sa sœur avec un prêtre; mais, se voyant trop isolé dans son opposition, il finit par approuver lui aussi un acte auquel avaient applaudi tous les parents, la communauté et la population tout entière. Le chapitre lui-même, menacé par les autorités de perdre tous ses revenus dans la ville, s'il causait le moindre préjudice à son prédicateur, finit par accepter tacitement une position qu'il n'était plus en son pouvoir de changer[1].

IV.

La Réformation, comme toute grande œuvre, devait naturellement aussi avoir ses détracteurs à Strasbourg comme partout ailleurs, et elle ne put s'implanter définitivement dans cette ville, sans que les chefs des deux camps en fussent venus aux mains. Malheureusement pour les défenseurs de la tradition, les armes de la scolastique étaient trop usées pour résister à l'épée à deux tranchants que maniaient les réformateurs, à la parole de Dieu. La ville de Strasbourg fut, pendant plusieurs années, l'arène de ces discussions

[1] Nous renvoyons, pour les détails de ce mariage, à : *Schwebelii Centuria: Gerbelius Schwebelio*, p. 30 et 68, et Jung, *Beiträge zu der Gesch. der Ref.*, t. II, p. 149.

théologiques entre les adhérents de l'ancien système et les partisans de la lumière évangélique. Loin de déplorer ces débats, parce qu'ils n'ont jamais nui aux progrès de la Réforme, nous les considérons plutôt comme un exercice propre à fortifier les convictions des assistants et des réformateurs eux-mêmes. — Après Murner, l'un des plus zélés défenseurs de l'ancien état des choses à Strasbourg, ce fut *Conrad Treger*, provincial des moines augustins, qui s'avança, et dont la vaine forfanterie et les calomnies infâmes et absurdes, loin de nuire à l'Évangile, ne servirent qu'à le perdre plus vite lui-même et ses adeptes dans l'esprit du peuple. Nous avons vu plus haut que Treger ne partageait plus entièrement la doctrine de l'Église sur le mérite des œuvres ; car, dans des thèses assez téméraires, il avait osé défendre la doctrine de saint Augustin sur cette matière, dans toute sa rigueur, contre le sémi-pélagianisme de l'Église. Mais un voyage qu'il fit à Rome, et qui lui valut le titre de provincial des moines augustins de la province du Rhin, avait suffi pour ramener au bercail la brebis égarée. Pour témoigner de son entière soumission aux décisions de l'Église, il attaqua dans ses *Cent paradoxes* le principe formel du protestantisme, l'autorité absolue des saintes Écritures : « L'on ne saurait se fier aux auteurs des saintes Écritures ; il faut une autre autorité, celle de l'Église, telle qu'elle s'est prononcée dans les conciles.» Les pasteurs évangéliques de Strasbourg demandèrent aux magistrats la permission de le réfuter publiquement; mais Treger, malgré sa jactance et ses offres, lorsqu'il vit qu'il allait être pris au mot, éluda la discussion, et eut néanmoins l'audace de calomnier les prédicateurs,

comme s'ils avaient refusé de lui répondre. Le magistrat alors fit droit aux plaintes des pasteurs et leur permit de réfuter par écrit les assertions du moine, qui, du reste, dans une déclaration que le magistrat lui avait fait signer, avait avoué ses torts. Bucer, Capiton et Hédion profitèrent de cette permission, et vers la fin du mois d'octobre 1524 parurent différentes réfutations : celle de Hédion est la plus courte ; elle est intitulée : *Réfutation brève, utile et nécessaire du livre de Conrad Treger, par G. Hédion, prédicant du chapitre de Strasbourg* [1]. La clarté et la précision de ce petit écrit assurèrent son succès, et valurent à son auteur le droit de cité dans cette ville, à laquelle il appartenait par son esprit et par toutes ses tendances.

Cet écrit se compose d'une courte préface de soixante antithèses en réponse aux cent paradoxes de Treger, et se termine par une exhortation au peuple de ne pas se soucier des calomniateurs, qui ont quitté les sources d'eau vive du Seigneur pour retourner à leurs citernes crevassées. « Il aurait mieux aimé garder le silence, dit-il, d'autant plus qu'un mensonge manifeste n'a pas besoin d'être réfuté. Mais comme il est du devoir de tout fidèle de combattre les faux témoignages, surtout quand il s'agit de défendre l'honneur de Dieu et de prémunir les consciences contre ceux qui attaquent la Parole divine, il a cru bien faire en publiant cette justification. »

« Depuis que Dieu lui a permis de prêcher l'Évan-

[1] *Ablehnung, kurz, nützlich und notwendig uff B. Cunrats Tregers Büchlin, durch D. Casparn Hedion, Predicanten der hohenstifft Strassburg, begriffen. Oct.* 1524. *An die begnadeten der christl. Statt Strassburg* (12 pages in-4°).

gile, sa conscience lui donne le témoignage qu'il n'a trompé personne; car il a interprété l'Écriture par elle-même (*schriftlich*), d'après le sens que donne l'esprit de Dieu. Mais comme cette prédication biblique met au jour les vices et la vie immorale des prêtres et des moines, ces derniers décrient la Bible comme un livre luthérien, bohémien, subversif et hérétique. L'autorité de la Bible ne saurait toutefois être attaquée, car elle est inspirée de Dieu (*inspiratio*). Elle nous apprend ce qu'est Christ, et pourquoi il nous a été donné; elle enseigne en outre quels sont nos devoirs envers Dieu et envers les hommes (*sufficientia*). Personne ne saurait lui reprocher l'obscurité; car partout où un nuage semble voiler le sens d'un passage, le contexte servira à expliquer les sentences obscures (*perspicuitas*). Sans la parole de Dieu il n'est point de paix durable (utilité et nécessité du ministère). Les ministres doivent exposer les saintes Écritures dans toute leur pureté, et pour les interpréter, ils doivent avoir fait des études. Les saintes Écritures ne portent aucun préjudice aux autorités qui sont d'institution divine (elles ne sont pas subversives); elles ne nuiront pas même à l'autorité ecclésiastique, en tant que cette dernière est réellement ce qu'elle doit être. Les paroles du Christ, ainsi que celles des apôtres et leurs actes ont été consignés dans les Écritures; la Bible forme donc l'unique source de nos croyances. Les croyants sont le peuple de Dieu, le peuple qu'anime l'esprit du Christ, l'Église, la communauté des saints. Mais comme il s'agit de foi, cette Église ne peut être montrée au doigt; elle est invisible, car Dieu seul connaît les cœurs. Sont membres de cette Église les fidèles des deux

alliances, car à toutes les deux préside un Évangile unique, celui de la grâce de Dieu, offerte en Christ, qui est mort pour nos péchés et ressuscité pour notre justification. Cette grâce a été annoncée par le Saint-Esprit, qui a parlé dans les saintes Écritures. La véracité des saintes Écritures et leur origine divine est prouvée non-seulement par l'harmonie qui y règne, mais même par les différences qu'on y rencontre. Leur autorité ne dépend donc pas des décisions des Pères, ou des conciles, ou de l'Église, mais elle a sa raison d'être en Dieu, dans l'Écriture elle-même. C'est la révélation du Christ, consignée par des hommes. Malheur donc à ceux qui disent : il n'y a point de Dieu, ni de parole de Dieu.»

Sans discuter ici la valeur du principe formel du protestantisme, admis par Hédion dans toute sa rigueur et opposé à l'autorité de l'Église catholique, dont l'exagération avait amené la réforme, il nous suffira de constater le raisonnement logique et irréfutable de Hédion. L'inspiration plénière admise et la véracité prouvée même par les contradictions, il est clair que, se suffisant à elle-même et s'expliquant par elle-même, l'Écriture rendra toute autre autorité superflue ou la soumettra à son contrôle. L'Église elle-même ne sera plus une puissance extérieure, dont les décrets déterminent l'interprétation des différents passages, mais elle ne sera qu'une association dont les doctrines et la vie sont déterminées par les propositions évidentes de la Bible. L'Évangile n'a pas besoin d'être soumis au contrôle des pères, des papes ou des conciles, mais il sera lui-même le critère de ces décrets, qui ne deviendront articles de foi qu'autant qu'ils sont conformes

aux prescriptions de l'Évangile. L'on conçoit aisément que l'Église catholique ne pouvait point faire de telles concessions, sans se dissoudre elle-même; les réformateurs de leur côté, à moins d'agir contre leur conscience et contre la vérité une fois reconnue, ne pouvaient pas céder non plus. L'abîme était trop profond et toute tentative d'union devenait une utopie, et quoique nous les voyions encore dans la suite tenter l'impossible pour réaliser un certain compromis, le point principal pour le moment n'était pas tant de convertir les adversaires que de convaincre la bourgeoisie et de lui donner un témoignage irrécusable de leur foi et des vérités qu'ils étaient appelés à prêcher. Sous ce rapport cette réfutation, le premier écrit de ce genre que nous possédions de Hédion, mérite de figurer à côté des meilleures apologies sorties de la plume de nos réformateurs. Elle semble avoir été un de ces livres dont parle Schadæus dans son article sur les prédicants : « après que le magistrat eut déclaré qu'il prendrait sous sa protection les prédicateurs, parmi lesquels Hédion occupe une des premières places, les ennemis cessèrent leurs attaques, se contentant de lancer contre Hédion et contre ses collègues des écrits injurieux que Hédion combattit si vaillamment qu'ils ont presque tous disparu, tandis que ses propres écrits sont encore toujours en vogue[1]. »

Vers la fin de la même année (1524) parut encore son sermon « sur la dîme[2],» qui porte un caractère essentiellement apologétique.

[1] Schadæus, *Münsterbüchlein*, art. *Prædicanten.*

[2] *Von den Zehenden, zwo trefflichen Predigten, geschehen im Münster zu Strassburg; mit Sendbrieff an das christlich Heufflin im Rinckgau*,

Au début de la Réforme, certains esprits, se faisant une fausse idée de la prédication de l'Évangile et de la liberté chrétienne, s'étaient montrés trop prompts à mettre au service des intérêts matériels une liberté que les réformateurs avaient entendu restreindre aux intérêts spirituels; et plus l'oppression sous laquelle ils avaient gémi avait été grande, plus aussi cette liberté mal comprise menaçait de dégénérer en licence. A les entendre, ils n'auraient plus eu que des droits sans songer aux devoirs, aux obligations qu'impose la condition d'existence de toute société, soit civile, soit religieuse. Les prêtres, disaient-ils, les avaient trompés trop longtemps; personne ne pouvait être tenu de les encourager dans leur vie immorale; et en contestant le droit de la dîme, quelques-uns allèrent jusqu'à refuser aux autorités et aux pasteurs établis une rétribution justement méritée. Chez d'autres, ce refus était mieux motivé; car le plus souvent la dîme ne consistait plus dans la dixième partie, mais dans le cinquième et même dans la moitié de tout le revenu, et ceux qui réclamaient cette part du lion étaient quelquefois des prêtres et des moines dont le peuple aurait voulu se débarrasser pour les remplacer par de véritables prédicateurs. C'est ainsi que quelques communautés du diocèse de Mayence, auxquelles Hédion avait autrefois prêché l'Évangile, se plaignaient de la dîme que leur extorquaient quelques vampires de leur province. Des plaintes analogues émises à Strasbourg et surtout le reproche des adversaires

Menzerbistumbs. Uff den 20 *u.* 21 *tag Nov.* 1524 *beschehen.* — Il est vraiment regrettable qu'outre ces deux sermons et celui « des Autorités, » nous n'en possédions pas d'autres de Hédion, qui passait cependant pour un des meilleurs prédicateurs.

que les prédicateurs protestants éludent cette question pour flatter le peuple, décidèrent Hédion à traiter ce sujet publiquement devant ses auditeurs dans deux sermons, et d'après les principes évangéliques. Il envoya ces mêmes sermons aux chrétiens du diocèse de Mayence, avec une préface dans laquelle il leur rappelle son sermon sur Jean IV, 48, «je suis le pain de vie:» alors déjà, dit-il, il aurait désiré pouvoir exposer sa manière de voir à ce sujet; mais forcé par les circonstances de brider son esprit, il a dû attendre un moment plus favorable où il n'aurait plus à craindre la colère de ses adversaires. Les gens qui refusent de donner la dîme sont des personnes de toute condition; il y a parmi eux des gens honnêtes et malhonnêtes. Mais ne faut-il pas attribuer ce refus aux exigences arbitraires et illégales de ceux qui ne tiennent compte ni d'une mauvaise récolte ni d'autres circonstances; qui possèdent à quatre ou à cinq plus qu'il n'en faudrait pour l'entretien de soixante personnes? L'Écriture dit: l'homme mangera son pain à la sueur de son front. Le travail est donc la condition nécessaire de toute jouissance; mais le travail est ou manuel, ou intellectuel, et ce dernier a le même droit au salaire que le premier. Les prédicateurs et les autorités civiles s'occupant de l'éducation de la jeunesse et de la moralité du peuple, remplissent une tâche tout aussi importante dans la sphère du travail intellectuel que le sont les différentes branches du travail manuel. Tout ouvrier est digne de son salaire. Que si les moines insistent à déduire la dîme de l'Ancien Testament, les protestants à leur tour en déduiront pour la même raison l'obligation du mariage des prêtres. Le droit de la dîme n'est pas fondé

dans l'Ancien Testament. L'équité, la morale, et à plus forte raison l'esprit évangélique demandent que toute société constituée pourvoie à l'entretien des pasteurs et des autorités, de même qu'ils défendent aussi de nourrir les paresseux et les fainéants.

Dans son deuxième sermon il revient sur cette dernière phrase pour en restreindre la généralité. Mais il n'appartient pas au premier venu de juger à qui revient la dîme ou à qui elle doit être refusée, quels sont les ouvriers et quels sont les fainéants. Les autorités seules en décideront, de même qu'elles veilleront aussi à délivrer leurs administrés de cette charge, aussitôt que sa prestation encouragerait l'oisiveté et l'ignorance. Elles n'adjugeront la dîme, c'est-à-dire le produit des revenus, qu'aux fonctionnaires civils et ecclésiastiques, aux malades, aux pauvres, aux veuves et aux orphelins. Mais personne ne pourra imposer cette charge comme de droit divin, auquel en appellent les prêtres; car l'Évangile ne parle pas de la dîme, et la loi civile de l'Ancien Testament n'a point d'autorité pour nous. La dîme n'est d'institution divine qu'autant qu'elle est le salaire proportionné au travail de chacun : salaire exigé par l'équité, par le sentiment de justice inné à l'homme, et par conséquent expression de la loi divine. La sentence « tu n'emmuselleras pas le bœuf qui foule ton grain » n'est que la formule la plus simple d'un sentiment qui n'appartient pas exclusivement à la loi mosaïque; et cette autre sentence : « que si quelqu'un ne veut pas travailler, il ne doit pas non plus manger » n'en serait pas moins vraie, si elle ne se trouvait pas dans la Bible. Hédion quitte le domaine de la jurisprudence ecclésiastique pour se placer sur celui du droit

commun et du bon sens. Et si nous ne pouvons entièrement l'approuver quand il revendique au bras séculier le droit de décider d'une manière souveraine de toutes les affaires de l'Église, nous ne pourrons cependant pas lui contester que la dîme ne soit pas un droit, mais simplement un effet de la reconnaissance, la manifestation du sentiment d'équité inné à tout être raisonnable. Sans doute les prêtres ne l'entendaient pas ainsi: aussi Hédion ne se charge-t-il nullement de la défendre dans le sens catholique; au contraire, en ce sens elle est à ses yeux un abus qui doit cesser parce qu'il est contraire à l'Évangile. Mais l'abolition des abus existants ne revient pas indistinctement à chaque particulier: les autorités constituées se chargeront de faire droit aux demandes motivées d'un peuple opprimé, sans léser les véritables intérêts des uns, tout en tâchant de réaliser les vœux des autres.

Faire disparaître les abus, mais sans révolution, sans précipitation, par un heureux choix des meilleurs moyens: voilà la règle de conduite que suivirent le magistrat et les prédicateurs de la ville de Strasbourg; leur exemple ne resta pas sans influence sur les États voisins, et plusieurs implorèrent dès les premiers temps leur assistance pour introduire et organiser chez eux la même réforme.

V.

Dès l'année 1525 les Églises d'outre-Rhin eurent recours à Hédion pour se constituer. Immédiatement après l'édit de Worms et nonobstant cet édit, Guillaume comte de Fürstenberg, imitant en tout la pru-

lente lenteur du gouvernement strasbourgeois, avait ouvert les portes à la Réformation dans son bailliage d'Ortenau et dans toute la vallée de la Kinzig. Et grâce à ses bons rapports avec la ville, il obtint que Hédion se chargeât de l'organisation des Églises dans cette contrée. Quoique surchargé de besogne dans l'exercice de ses fonctions pastorales, Hédion, dont on avait apprécié le talent pour l'organisation des écoles et des églises, accepta cette mission avec plaisir, et chaque année nous le voyons entreprendre deux fois un voyage souvent pénible dans le but de visiter et de parcourir les différentes communautés confiées à son inspection. Il nous dit lui-même dans sa correspondance combien ces voyages d'outre-Rhin le fatiguaient et l'exténuaient, combien il avait à souffrir de l'animosité de ses ennemis, de la vie peu chrétienne et de l'ignorance de quelques-uns des pasteurs et des instituteurs qu'il avait pourvus de places, faute de sujets mieux qualifiés. Mais d'un autre côté la joie du succès en général, les relations agréables avec les dignes prédicateurs et leurs supérieurs, et surtout la conscience d'avoir fait son possible pour l'avancement du règne de Dieu, l'encourageaient à continuer dans ce ministère important et difficile. C'est à ses soins infatigables, à son travail incessant qu'il faut attribuer l'établissement dans ce pays de synodes chargés de la discipline et de la nomination des pasteurs, la création de cures et d'écoles et surtout de l'école latine de Gengenbach, qui, sous la sage direction de Matthias Erb, le compatriote et l'ami de Hédion, acquit en peu temps une réputation peu commune. Si nous voyons ce pays jouir dès les premiers temps de la réforme d'institutions que les autres États

ne fondèrent que peu à peu, l'honneur en revient en grande partie à Hédion.

Guidé par l'espoir de seconder les progrès de la Réforme dans son pays natal, il se rendit aussi en 1528 dans le margraviat de Bade sous le prétexte de voir ses parents et ses amis. Malheureusement l'état dans lequel il trouva sa patrie était peu propre à l'encourager. Le prince régnant laissait faire les partisans de la tradition, qui le dominaient, et tous les efforts des prédicateurs échouaient contre la résistance des autorités civiles. Hédion se plaint amèrement de leur tyrannie dans une de ses dernières lettres écrites à Zwingli « J'ai été dans mon pays natal pour y visiter et encourager nos frères. Hélas ! Satan leur a suscité bien des embarras par ses ministres, les baillis, qui veulent rétablir les anciennes cérémonies que la parole de Dieu était parvenue à abolir. »

Toutefois il eut la consolation de voir que les prédicateurs se défendaient avec intelligence et avec courage. « Les baillis se donnent une peine inutile, car les prédicateurs, plutôt que de se soumettre de nouveau à ces atrocités, iront en exil. Peut-être aussi les baillis ont-ils outre-passé les ordres du prince ; car à la suite d'une pétition, les prédicateurs ont obtenu la permission d'introduire telles réformes qu'ils voudraient, pourvu qu'ils pussent les justifier par la parole de Dieu[1]. » Ces concessions ne furent que temporaires; car, deux ans après, le pasteur d'Ettlingen François Irénicus dut quitter le pays, et dans les persécutions souvent sanglantes que les fidèles eurent à subir, Hédion n'eut

[1] *Hedio Zwinglio*, 2 août 1528. *Opp. Zwingl.*, t. VIII, p. 209.

d'autre secours à offrir à ses confrères que des paroles de consolation et d'encouragement. Mais toutes les déceptions qui accompagnaient souvent les efforts de Hédion dans cette sphère d'activité, ne furent rien en comparaison des déboires que les tentatives réitérées pour le rétablissement de l'union entre Luther et Zwingli causèrent aux Strasbourgeois et au landgrave qui en étaient les promoteurs aussi zélés que malheureux.

Le moment semblait être arrivé où les théologiens Saxons et Suisses, qui depuis une série d'années avaient consacré une grande partie de leur temps et de leur savoir à des discussions sur la sainte Cène, allaient s'entendre et conclure la paix dont les Églises et les États protestants avaient tant besoin. Les Strasbourgeois, fidèles à la mission dont leur position géographique semblait leur faire un devoir, reconnaissant la portée de la *Civitas christiana* de Zwingli et du landgrave de Hesse, favorisèrent cette grande association de tous États protestants. Les plus zélés défenseurs de ce vaste projets étaient Jacques Sturm, Bucer et Capiton.

Le point capital était de gagner les luthériens, et sous ce rapport Bucer avait déjà déployé toutes les ressources de sa dialectique : malheureusement il avait toujours échoué contre l'antipathie qu'inspiraient aux théologiens de Wittemberg les tendances républicaines et les allures indépendantes des réformateurs suisses. Le landgrave était convaincu que cette *Civitas christiana* est le seul moyen d'empêcher les envahissements et les projets de l'empereur contre les États protestants. Espérant qu'une dernière conférence abouti-

rait enfin à une union sincère et fraternelle, il convoqua les deux partis au colloque de Marbourg; les Strasbourgeois durent y paraître aussi comme médiateurs. Le Sénat décida qu'on y enverrait Bucer et Hédion comme membres ecclésiastiques, et Jacques Sturm comme membre laïque. Ce choix était excellent. La grande sagesse de Sturm, l'habileté de Bucer à atténuer les divergences des opinions, pour ne relever que les opinions sur lesquelles tout le monde était d'accord, les rapports d'amitié qui unissaient Hédion et Luther, tout devait contribuer à donner à cette conférence une issue favorable à la cause du protestantisme.

Les délégués de Strasbourg, auxquels s'étaient joints ceux de Zurich et de Bâle, arrivèrent à Marbourg le 27 septembre, et Hédion à peine remis des fatigues d'un voyage qui n'avait pas duré moins de neuf jours, prêcha deux jours après son arrivée sur les paroles de Paul (1 Cor. XVI, 13) : « Veillez, demeurez fermes dans la foi, soyez forts et courageux. » Luther fit son entrée à Marbourg pendant que Hédion prêchait. Le premier accueil fut favorable, grâce aux lettres de recommandation de Gerbel. Luther en s'entretenant avec Hédion lui dit : « Gerbel me parle de vous comme de gens de bien, espérons donc que les affaires s'arrangeront. » Mélanchthon au contraire, qui semblait avoir deviné en Hédion l'homme pratique et peu propre à de telles discussions, craignant peut-être aussi l'ancien ami de Zwingli, se contenta de le saluer par la formule trop officielle pour être sincère : *vos estis Hedio, valde delector videre vos.*

Nous ne pouvons entrer dans tous les détails de cette entrevue, tels que Hédion lui-même les a consignés dans son *Itinerarium Marpurgense* (Mss. des Arch. du

Sém. prot.). Les résultats de ce malheureux colloque sont connus, et les causes qui le firent échouer ne le sont pas moins. Malgré toute notre vénération bien profonde pour Luther, nous ne craignons pas de dire qu'en cette occasion il se montra trop obstiné, trop dur envers Zwingli, dont les larmes attestaient la sincérité. Le *hoc est corpus meum* fit manquer ce dernier essai d'union qui, s'il avait réussi, aurait fait du protestantisme une puissance devant laquelle l'empereur lui-même se serait incliné. Tous les témoins oculaires furent attristés de la conduite étrange de Luther, qui semblait ignorer cette fois le devoir de la charité chrétienne qu'il pratiquait si bien en d'autres circonstances; et nous ne nous étonnerons point de voir Hédion embrasser la cause de Zwingli si cruellement méconnu par Luther. Pourquoi garder encore des ménagements pour ceux qui avait repoussé la main fraternelle qu'on leur avait offerte? Pourquoi cacher la vérité et ne pas déclarer au peuple de quel côté sont les torts? Leurs convictions autant que les motifs politiques engagèrent les théologiens et le magistrat de Strasbourg à s'unir aux Suisses. Gerbel, malgré sa vénération pour Luther, aurait dû comprendre que son ami Hédion ne pouvait se refuser à l'évidence. Une lettre que le fameux jurisconsulte écrivit à un de ses amis caractérise trop bien le changement qui s'était opéré à Marbourg chez Hédion dans ses idées sur la sainte Cène, pour que nous n'en citions pas quelques passages: « Quant à mes rapports avec Hédion, écrit-il à Kycher, je vous dirai que si j'ai jamais aimé quelqu'un du fond du cœur, c'est bien Hédion : tout était commun entre nous et nous n'avions rien à nous cacher. Quand Satan vint jeter au milieu de nous

comme une pomme de discorde le dogme de l'Eucharistie, Hédion dont vous connaissez le caractère placide et modeste, n'osa pas se prononcer parce que je l'avais dûment averti ou parce qu'il craignait de perdre son autorité dans ses prédications. Mais bientôt, cédant à l'influence de ses collègues et victime de la contagion, il se rendit à leurs prières et à leurs sollicitations importunes; il me fréquentait encore, mais il finit par me cacher ses secrets, dont j'avais été autrefois le confident. Et cependant, malgré ses erreurs, je l'aimais encore, parce qu'il s'était abstenu d'en parler au peuple. Bientôt toutes mes appréhensions se réalisèrent et furent même dépassées, bien qu'il m'eût promis de ne jamais s'abandonner à la passion. Quand je vis de quelle manière il traitait Luther, à qui il doit tant, je fus saisi d'indignation, et mon cœur saigna quand je l'entendis prêcher sur leur thème favori : « la chair ne « sert de rien.» Quoi! prétendre que cette chair désigne ici celle de Christ, que cette chair, objet d'adoration pour les hommes et pour les anges, engendrée par le saint Esprit et offerte en sacrifice pour nous, serait semblable à la nôtre et ne serait bonne à rien? Parler ainsi de Christ, n'est-ce pas le comble de l'impudence et de l'impiété? N'aurait-il pas mieux fait de se taire, ou de parler de notre chair comme le texte l'indique? J'aimais cet homme, et je l'aimerais encore, s'il prêchait la saine doctrine. Je suis prêt à lui rendre toute mon amitié et toute ma bienveillance, à condition qu'il ne trompe et qu'il n'égare pas les âmes pieuses. Ma douleur est celle d'un père dont le fils marche à la perdition. Je n'éprouve pour lui ni haine ni inimitié, mais une douleur profonde de le voir craindre les

hommes plus que Dieu, qu'il a cependant autrefois confessé. Plaise à Dieu que ces insensés qu'aveuglent l'orgueil et la haine n'aient jamais à s'en repentir[1]. »

Les plaintes de Gerbel étaient justes en ce sens que Hédion n'aurait pas dû se permettre de porter en chaire des distinctions scientifiques et des querelles théologiques qui n'auraient jamais dû y paraître. Hédion lui-même reconnut ses torts, au point que Bucer peut dire de lui : « *Nemo omnibus horis sapit ;* » mais, sans se laisser intimider par ses collègues et tout en restant fidèle à ses convictions, il s'abstint de toutes ces transactions théologiques, qui ne devaient qu'augmenter la scission et aggraver le mal.

« Il est dangereux, dit Hédion lui-même, de disputer sur les choses divines, et il vaut mieux admettre avec confiance les paroles de l'Écriture sans en donner des explications scientifiques, parce que les apôtres eux-mêmes n'en ont parlé qu'avec la plus grande circonspection[2]. » Toutefois sa manière d'expliquer le dogme de l'Eucharistie se rapprochait de celle de Zwingli, et dans une lettre collective adressée par les théologiens de Strasbourg aux pasteurs de Kempten, Hédion leur recommande tout particulièrement de ne pas jeter le trouble dans l'Église à cause de quelques dogmes, et de s'en tenir aux mots : « Faites ceci en mémoire de moi. » Se conformant à cette recommandation et par amour pour la paix, il signa avec Bucer et Zell les articles que les théologiens saxons présentèrent à l'assemblée de Schweinfurt et qui n'étaient rien moins

[1] *Gerbelius Kychero*, 1529. Mss. de la bibl. du Sémin. protestant.
[2] *Hedio Irenico*, 1534. Mss. de la bibl. du Sémin. protestant.

que zwingliens. C'est cet amour de la paix de l'Église et le dégoût que lui inspiraient les discussions, qui le décidèrent à renoncer tout à fait à ces projets d'union, pour se livrer tout entier aux travaux de son ministère, et, dans ses heures de loisir, aux études historiques, plus attrayantes pour lui et plus utiles, à son avis, que toute cette polémique envenimée sur les mystères de la foi.

VI.

De tout temps Hédion avait désiré faire de l'histoire sa spécialité : à ses yeux, l'histoire était de toutes les études la plus instructive et la plus utile, parce qu'elle nous retrace les grands événements de tous les siècles et qu'elle nous permet d'assister aux grandes luttes de l'humanité dans sa marche progressive, offrant ainsi à ceux qui la comprennent un livre rempli des avertissements et des enseignements les plus graves et les plus utiles. S'il fut jamais un temps où il importait de recourir à ces sages leçons, ce fut bien celui de la Réformation. Les théologiens protestants comprenaient qu'il s'agissait avant tout pour eux de défendre le droit au nom duquel ils prenaient l'initiative d'une réformation de la doctrine qu'ils prétendaient ramener à sa pureté primitive. Comment sortir d'une Église sans prouver par l'histoire et les documents des siècles passés qu'elle avait dégénéré, que des éléments impurs s'y étaient introduits, et que pour tout homme instruit et impartial la Réformation était, non une innovation, mais un retour nécessaire à la simplicité primitive, retour imposé par la conscience ? A cet effet, le tableau

fidèle de l'histoire des premières Églises devait expliquer et justifier aux yeux des lecteurs la victoire que Luther et ses compagnons avaient remportée sur l'obstination et l'impénitence de Rome; partageant sous ce rapport la manière de voir de Luther, Hédion aussi voulait que la Réformation ne fût pas une question théologique débattue dans le cabinet des savants, mais une affaire du peuple, intéressant et pénétrant les masses.

Mais, pour que des livres historiques fussent véritablement une apologie de la Réformation et profitassent réellement au peuple, il fallait les mettre à sa portée, les traduire dans sa langue et faciliter ainsi son jugement sur cette Église sainte et infaillible. Et de même que Luther offrit tout d'abord au peuple le livre par excellence, Hédion ne fit pas un choix moins heureux en traduisant des ouvrages dont le caractère et l'autorité ecclésiastique devaient faire le plus d'impression sur les esprits généralement préoccupés des questions religieuses. Il prétendit contribuer pour sa part à l'œuvre de la Réforme, non pas en offrant au peuple les traités scolastiques, abstraits et confus du moyen âge, mais en lui traduisant l'histoire ecclésiastique, en mettant sous ses yeux les faits et les événements tels que nous les ont transmis les témoins les plus accrédités. Ses propres lectures devaient apprendre au peuple à distinguer dans l'Église le vrai du faux, les préceptes divins des lois humaines, papales ou impériales. L'histoire profane aussi devait contribuer au développement intellectuel de la bourgeoisie des villes protestantes. Les écrits des Pères, se recommandant par leur concision et par leur esprit évangélique, lui parurent un moyen excellent pour ranimer et nourrir

la vie chrétienne et perfectionner l'état moral dans les écoles et dans les familles. L'ignorance de beaucoup de pasteurs sortis du papisme réclamait des soins non moins pressants : Hédion avait été à même de s'en convaincre dans ses différentes tournées d'inspection; aussi se chargea-t-il de procurer à ces pasteurs, qui devaient prêcher l'Évangile dont souvent ils ne comprenaient ni le sens ni l'application, des commentaires pratiques et proportionnés à leur intelligence.

La première de ces traductions fut celle de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe; elle parut en 1530 sous le titre de : *Chroniques de l'ancienne Église chrétienne, tirées d'Eusèbe, de Ruffin, de Sozomène, et traduites par C. Hédion*[1]. Le tout est divisé en trois parties : 1° *Historia ecclesiastica Eusebii*, en 9 livres, complétée par 2 livres de Ruffin et dédiée au comte Guillaume de Fürstenberg; 2° Chronique de l'Église chrétienne, *Historia tripartita*, de Sozomène, Socrate et Théodoret, renfermant 12 livres et dédiée à un gentilhomme d'une famille illustre, Didier de Dalberg[2]; 3° quelques ouvrages apologétiques de Tertullien, de Justin Martyr et de Cyprien.

Dans la préface qui précède la première partie, il justifie son choix : si l'histoire profane déjà est d'une grande utilité et si, à ce titre, ceux qui l'ont racontée ont joui d'une grande estime auprès de leurs contemporains, combien les histoires de l'Église chrétienne

[1] *Chronica der alten christlichen Kirchen aus Euseb u. Tripartita. Durch C. Hedio.* Strassb. 1530.

[2] Une note de la chronique d'Ursperg fait mourir ce Didier de Dalberg, frère d'un évêque du même nom, en 1527; la dédicace du livre est de 1529.

auront-elles plus d'importance, quand elles nous enseignent comment Dieu agit envers les fidèles, et que, par ces enseignements, elles soutiennent et fortifient notre foi.

Si nous voulions profiter de leurs leçons, les vieilles cérémonies disparaîtraient et seraient remplacées par la vie chrétienne telle que nous la trouvons dans l'Église primitive. Ces livres nous exposent les exemples de la foi, les progrès de la parole de Dieu, les obstacles qu'elle eut à surmonter, ses luttes contre les sectes, contre les puissances de ce monde; ils nous font voir la persévérance de l'Église, son courage dans les persécutions et enfin ses succès toutes les fois qu'elle s'appuie sur la foi et la vérité. Les princes surtout devraient faire de ces livres l'objet de leur méditation, afin de se convaincre de la nécessité de réformer l'Église, de fonder des écoles et de propager l'étude des saintes Écritures.

La *Tripartita* poursuit l'histoire de l'Église, dont la fondation et les premiers développements ont été racontés dans la première partie : elle nous rapporte quel a été son sort sous les empereurs romains et dans les pays barbares, quelles ont été les décisions des conciles et leur influence funeste sous la pression du pouvoir politique. Le lecteur apprendra par-là combien il est nécessaire d'éviter les disputes théologiques, si l'on veut maintenir la paix et l'unité, et si Christ doit croître parmi les fidèles.

Partout dans ce travail Hédion n'a en vue que l'intérêt pratique, la vie religieuse de ses lecteurs, qu'il espère voir transformée par les enseignements de l'histoire. Il aurait bien voulu négliger les traditions et les

récits légendaires qui déparent ces ouvrages; mais craignant que ses adversaires ne lui reprochent d'avoir sciemment altéré le texte, il assigna aux principaux de ces récits une place à part à la fin du livre. Nous y trouvons par exemple la correspondance de Jésus avec le roi Abgare, dont Hédion fait ressortir avec raison la sotte naïveté, qui contraste singulièrement avec la simplicité mâle des paroles de Christ dans les Évangiles; la conversion du disciple de Jean, l'histoire et les décrets du concile de Nicée, la découverte de la croix par l'impératrice Hélène.

La troisième partie enfin a trouvé sa place dans ce recueil, parce que les anciens auteurs, sans valoir les apôtres Jean et Paul, se sont cependant rendus très-utiles en nous retraçant dans leurs écrits la vie des premiers chrétiens que nous devons imiter dans leurs vertus.

Tous ces livres répondaient à l'esprit et aux besoins de la nouvelle Église qui, par sa régénération, par les persécutions et les calomnies dont elle souffrait, ne ressemblait que trop à l'Église primitive. Aussi eurent-ils un véritable succès; quelques-uns même eurent une seconde et une troisième édition, malgré les nombreuses imperfections sous le rapport de la forme et du fond, que nous sommes en droit de leur reprocher aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, ce travail valut à Hédion les éloges de plusieurs personnes compétentes. Le savant médecin d'Augsbourg, Géryon Seiler, lui offrit, au nom des autorités de cette ville, la place de premier pasteur, et Érasme lui-même lui écrivit une lettre pour le féliciter de sa traduction et pour remercier son ancien disciple d'être resté fidèle aux humanités; il

l'engagea même à profiter de son talent pour traduire quelque bon commentaire.

Mais ses occupations pastorales, devenues trop nombreuses, surtout depuis que Bucer et Capiton, tout entiers à leurs travaux d'union et presque toujours en mission dans ce but, s'étaient déchargés sur Hédion de leur correspondance et de leurs cours, ne lui laissèrent plus assez de temps pour fournir un autre travail de ce genre, et il se passera encore huit ans avant que les homélies de Chrysostome paraissent. Ces traductions des histoires ecclésiastiques, faites par Hédion dans un style facile et correct, formèrent à côté de la Bible et du catéchisme la partie principale de toutes les bibliothèques de famille. Elles contribuaient puissamment à populariser une histoire et des connaissances jusque-là inconnues aux ecclésiastiques et à plus forte raison aux laïques, et elles excitèrent le goût pour la lecture et l'instruction.

Un certain comte d'Eisenberg, qui ne nous est connu que par l'accueil favorable qu'il fit à la Réforme, rendu attentif au prédicateur de Strasbourg par la publication des Chroniques, lui demanda la traduction de quelques ouvrages de saint Augustin. Hédion, dont la plume était toujours au service de son Église, choisit de préférence, parmi les ouvrages de ce père, ceux qui avaient un intérêt actuel, une importance pratique. Au mois de mars 1532 parut la traduction des quatre livres sur la doctrine chrétienne, du livre sur l'esprit et la lettre, et de celui sur la foi et les œuvres, avec l'emblème d'une Cérès qui répand la lumière[1]. Ces

[1] *Augustin's des heil'gen Bischofs, vier Bücher von christlicher Lehre,*

livres sont surtout utiles, dit-il, parce qu'ils nous enseignent la vraie méthode d'interprétation des saintes Écritures, et qu'ils revendiquent pour elles une autorité que leur avaient contestée l'Église et les faux frères. Sa thèse sur la clarté des saintes Écritures est confirmée par les paroles de saint Augustin, qui dit que tout passage obscur s'explique par le contexte et par l'application des principes de la langue dans laquelle les livres sont écrits. Le traité sur les œuvres et la foi est un exposé pratique de l'épître aux Romains, résumant les vérités fondamentales du protestantisme; et comme il ne voulait pas perdre une page qui lui restait, il met à profit ces dernières feuilles pour répondre indirectement aux calomnies des moines. Le 28e chapitre du livre des devoirs de saint Ambroise doit leur prouver qu'en temps de misère morale et physique il est permis d'aliéner les trésors de l'Église au profit des pauvres, et que fonder des écoles et des hôpitaux avec les biens ecclésiastiques, ce n'est point un vol, mais au contraire un acte très-louable, très-conforme à l'esprit chrétien des donateurs. Un appendice spécial explique les termes techniques de tout l'ouvrage, avec lesquels les lecteurs laïques n'auraient pas eu l'occasion de se familiariser. Le désir de voir de plus en plus la doctrine chrétienne se réaliser dans la vie et se manifester par des œuvres vraiment charitables, l'engagea à traduire un livre, écrit, il est vrai, à un autre point de vue, mais propre cependant à réveiller les sentiments de compassion et de charité envers les classes pauvres et malheureuses. Ce livre, « sur la manière de faire l'au-

vom Geist und Buchstaben, vom Glauben und guten Werken, durch C. Hedio. Strassb. 1532.

mône, » est une traduction de l'ouvrage de Louis Vivès, *De eleemosyna*[1]; il parut en 1533, avec une dédicace au magistrat et à la bourgeoisie de Strasbourg, dans laquelle Hédion leur exprime sa reconnaissance pour toutes les institutions charitables qu'ils avaient fondées. Si jamais il était nécessaire de justifier la Réforme à Strasbourg, nous n'hésiterions pas à renvoyer tous ses détracteurs à la préface de ces deux livres sur l'aumône. Qu'on nous permette de citer ici quelques données statistiques que Hédion insère pour nous prouver ce que peut une communauté dirigée par des autorités civiles et ecclésiastiques, éclairées et animées par l'esprit de l'Évangile. « En 1529, le couvent des Carmes (transformé en maison de refuge) a nourri et vêtu près de 2200 pauvres; l'hôpital en a nourri journellement près de 400; en 1530, la maison de refuge a fourni la nourriture et un logement à près de 23,548, et en 1531 à près de 8879 personnes. Les dépenses de l'aumônerie s'élevèrent en 1530 à 4095 florins, sans compter les secours en nature et l'entretien des orphelins et des malades. »

Ce ne sont, il est vrai, que de simples chiffres, mais leur éloquence proteste, nous l'espérons, suffisamment contre les fausses insinuations dont les magistrats et les pasteurs de Strasbourg ont été abreuvés par leurs adversaires anciens et modernes. Mais l'admiration que nous inspirent la charité et le dévouement de ces hommes augmente encore, quand ces vertus sont rehaussées par une profonde modestie. Écoutons plutôt Hédion : « J'ai cité ici ces chiffres, non que je pré-

[1] *Vom gemeinen Almosen, durch C. Hedio.* Strassb. 1533.

tende que d'autres États n'en aient fait autant ou plus pour les pauvres, ou que je veuille faire acte de forfanterie, contrairement aux préceptes de Christ, mais afin que ces exemples éveillent et maintiennent les mêmes sentiments parmi nos enfants et nos petits-enfants. »

Ces détails doivent être en outre pour les étrangers un témoignage de la vérité contre les mensonges que répandent les ennemis contre la doctrine et les œuvres professées à Strasbourg : chacun y apprendra de plus comment doit se faire l'aumône, et comment la foi doit se manifester par les bonnes œuvres.

Le livre lui-même est un traité détaillé sur la grave question du paupérisme, qui alors déjà commençait à occuper les esprits sérieux et prévoyants, et dont les progrès effrayants sont à juste titre un objet d'effroi pour les sociétés actuelles. Sans prévoir les proportions gigantesques que ce fléau a prises de nos jours, Hédion relève avec raison l'unique solution possible que Louis Vivès ait donnée de ce problème. Il faut qu'il y ait des pauvres; la sagesse divine l'a ainsi voulu ; mais il n'y a qu'un moyen d'empêcher que ce mal n'entraîne la société à une ruine complète, c'est de le combattre par la discipline et par la charité du christianisme (*christliche Zucht und christliche Liebe*). Voilà les remèdes que Hédion indique, voilà les vertus qu'il prêche et qu'il recommande à la ville de Strasbourg, et grâce à ces recommandations nous verrons cette ville conserver la paix et la tranquillité, quand des esprits fanatiques surgiront dans son sein, et quand les mouvements révolutionnaires viendront se briser au pied de ses murs.

VII.

La célébrité que Hédion avait attachée à son nom, le fit nommer membre d'une commission chargée d'examiner les articles de la Confession d'Augsbourg, que la ville de Strasbourg voulait signer. Entraîné par les démonstrations de Bucer et par son propre esprit de conciliation, Hédion fit des concessions qui attirèrent aux Strasbourgeois les reproches de la ville d'Augsbourg. Bucer et Hédion se justifièrent, en déclarant qu'ils n'avaient souscrit qu'à la partie dogmatique, qu'ils approuvaient, mais qu'ils n'avaient pu tomber d'accord sur la seconde partie, qui traite du culte. Hédion, en général, ne s'était mêlé qu'à regret, et parce que sa position l'exigeait, à toutes ces discussions sur la Cène, pour lesquelles il éprouvait autant de frayeur que d'antipathie. Aussi Bucer lui reproche-t-il cette indifférence en termes, du reste, assez bienveillants : « Hédion est un excellent chrétien, mais il n'excelle que dans certaines limites. Dans cette sphère et mesure il est parfait; mais si vous dépassez cette mesure, et si vous exigez quelque chose de plus de sa personne, vous devenez à ses yeux injuste envers Dieu et envers lui[1]. » Mais si Hédion détestait ces luttes théologiques et d'un intérêt purement dogmatique, il prouva cependant combien la cause de la Réformation lui tenait à cœur dès qu'elle était menacée par des erreurs pratiques.

[1] *Bucerus Amb. Blaurero*, 16 nov. 1533. Mss. des arch. du Séminaire protestant.

La ville de Strasbourg, partout connue pour son esprit tolérant et libéral, était devenue un lieu de refuge pour tous ceux que la persécution avait chassés de leur patrie. La France, l'Italie, l'Allemagne lui avaient envoyé des confesseurs et des martyrs de la foi ; et si beaucoup d'entre eux devinrent les zélés collaborateurs de nos réformateurs, il y en eut aussi plusieurs qui, par leurs tendances schismatiques, leur esprit enthousiaste et fanatique, menaçaient de troubler l'ordre public et l'unité de la doctrine qui jusqu'ici avaient régné dans la ville. Le magistrat, malgré la vigilance qu'il déployait pour le maintien de la paix et de la vie chrétienne, avait toujours évité les actes de violence à l'égard des dissidents ; il avait même poussé la tolérance jusqu'à permettre aux représentants des idées anabaptistes de défendre dans des discussions publiques leur prétendu caractère prophétique et inspiré.

Schwenkfeld et Harbek étaient les amis de Capiton et de Zell. Mais il n'en était pas de même d'un des chefs de l'anabaptisme socialiste, Melchior Hoffmann, qui avait trouvé un accueil favorable dans une certaine classe de la population. Et cependant le magistrat n'aurait jamais employé des mesures de rigueur contre lui pour ses opinions religieuses, si ses rêveries et ses prédications fanatiques n'avaient pas compromis l'ordre social et menacé de troubler l'État et l'Église. Quand il eut été emprisonné pour s'être derechef introduit dans la ville, de laquelle un ordre du magistrat l'avait banni, Hédion fut chargé de conférer avec lui dans sa prison. C'est dans ces entretiens particuliers avec cet esprit exalté qu'il apprit à connaître tous les dangers auxquels ces doctrines, librement professées, devaient exposer

la cité, et il est probable que les conférences intimes de Hoffmann avec Hédion décidèrent ce dernier à se joindre à Bucer, pour combattre, à l'aide d'une discipline ecclésiastique plus sévère, ces innovations, contre lesquelles on avait raison de se montrer méfiant. Il était temps d'apporter un remède salutaire à un mal qui commençait à se répandre, et qui avait même fait des victimes parmi les pasteurs. Engentinus soutient les sectaires, et il y a deux collègues qui font de même. Zell, qui jouit d'une si grande popularité, se tait. Capiton commence à revenir de sa trop grande douceur. « Les dissidents excitent contre nous la haine du peuple, et cherchent à miner notre autorité et notre influence sur les masses[1]. » Voilà ce qu'écrit Bucer, tout effrayé de se voir seul avec Hédion en face des sectaires, qui se proposaient de commencer à Strasbourg ce qu'ils préparaient à Munster. Heureusement ils réussirent à soustraire Capiton à leur funeste influence, et à eux trois, ils luttèrent contre ces fanatiques, qui désignaient au nom de Dieu la ville de Strasbourg comme leur siége et comme la Jérusalem nouvelle. Appuyés par les autorités civiles, ils opposèrent une première barrière aux envahissements des anabaptistes par les ordonnances ecclésiastiques rédigées dans le synode de 1533. Ce synode dura huit jours, qui furent consacrés à la discussion des points de la doctrine, à l'organisation du culte, à l'établissement de la discipline ecclésiastique et à la censure. Hédion lui-même ne fut pas à l'abri de cette dernière : quelques-uns de ses collègues lui reprochèrent de s'exprimer trop vaguement

[1] *Bucerus Myconio*, 28 nov. 1533. Mss de la biblioth. de Zurich, coll. Simler.

sur la sainte Cène, et de ne pas assez surveiller ses pensionnaires.

Quoi qu'il en soit, et bien que cette constitution ecclésiastique ne répondît pas encore entièrement aux vœux de Bucer et de Hédion, ils avaient au moins appelé l'attention de l'autorité sur les dangers qu'offraient les sectes, et c'était un grand pas de fait en faveur du maintien de l'ordre et de la tranquillité que d'avoir obtenu la faculté de recourir aux mandats du pouvoir civil.

Il ne nous appartient pas de critiquer de notre point de vue cet appel au pouvoir séculier, acte imposé par les circonstances critiques où se trouvaient les auteurs responsables de la Réforme. D'ailleurs ceux qui troublaient alors l'Église, menaçaient aussi l'ordre social et la paix de l'État; la consolidation de la Réforme ne pouvait être sauvegardée autrement et protégée contre la dissolution et le fractionnement, contre les tendances socialistes des sectes prophétiques et anabaptistes.

Pour prouver au gouvernement qu'il avait non-seulement le droit, mais qu'il était même tenu de veiller au salut de l'Église, Hédion prononça, le 24 janvier 1534, jour du renouvellement des pouvoirs de l'État, son fameux sermon sur les autorités : « Comment dans ces temps périlleux les autorités doivent prier pour elles-mêmes, et le peuple pour les autorités [1]. » Dans ce sermon, Hédion, cédant à la pression du moment,

[1] *Radtspredig. Wie die Oberkeit für sich selbs, und die underthanen für ire Oberkeiten in disser geverlichen sorglichen Zeit zu bitten haben. Beschehen im beysein eines Ersamen Radts und der Bürgerschafft Strassburg, M. D. XXXIIII, 24 Jenners; durch Casparn Hedion, Doctor im Münster daselbst* (4 f. in-4°).

déclare franchement qu'il est du devoir de l'État de protéger les véritables prédicateurs de l'Évangile, et d'employer des mesures répressives contre les perturbateurs de l'Église.

Le bannissement de Schwenkfeld et des autres enthousiastes, l'emprisonnement de Hoffmann, les exécutions de ces révolutionnaires, étaient aux yeux de Hédion des procédés légitimes, non pas à cause des croyances de ces hommes, mais parce que ceux-ci avaient mis en danger l'œuvre de la Réforme et l'ordre social. Le maintien de cet ordre étant principalement confié aux autorités, il est de leur devoir de prier d'abord pour elles-mêmes, non-seulement au jour de leur entrée au pouvoir, mais tous les jours, de même que la population, à son tour, doit prier pour les autorités, non par crainte, mais par amour. Il leur importe de demander la sagesse et l'intelligence, de travailler à l'établissement de la vraie religion et du véritable culte, de se fier non pas à leurs propres lumières, mais à la grâce de Dieu, sans laquelle elles ne sauraient faire rien qui vaille. — En prêtant serment, le magistrat se rappellera qu'il est chargé de veiller au maintien de la saine doctrine et de l'ordre public. A cet effet, les membres du conseil consulteront la loi et les évangiles, pour savoir comment ils doivent procéder à l'égard des faux prophètes et des schismatiques. Ils aimeront l'Évangile et tous ceux qui pratiquent les commandements du Seigneur.

De tout temps les prédicateurs de Strasbourg ont cherché à développer la moralité des citoyens, et à faire de la ville de Strasbourg une véritable cité de Dieu; mais tous ces efforts continuels n'ont pas empêché des

esprits malveillants de les calomnier et de dire qu'ils trompent les autorités : heureusement leur conscience est pure et témoigne en faveur de leur innocence. — Que ceux qui prétendent que l'État n'a rien à voir aux questions religieuses se donnent la peine de lire les anciennes chroniques : ils y verront comment l'État, en restant étranger à l'Église, ouvre la porte aux dissidents ; tandis que si les autorités surveillent elles-mêmes les intérêts religieux, elles stimulent et excitent aussi les sentiments religieux du peuple : *Quales summi civitatis viri, talis tota civitas.* — Mais en considération de cette mission, dont les autorités sont chargées, le peuple reconnaîtra qu'il est de son devoir de prier pour elles, selon les prescriptions formelles de l'Écriture. Ces prières sont d'autant plus nécessaires, continue l'orateur, que la lumière de l'Évangile, à peine retirée de dessous le boisseau, est de nouveau exposée aux embûches du diable. L'on a rejeté le papisme, mais l'on ne veut pas non plus sérieusement du christianisme : plus de messe ni d'Évangile, partout l'on ne trouve que profanation de la parole de Dieu et sectes dangereuses. Il faut donc prier pour les gouvernements afin qu'ils s'opposent à ces scandales et qu'ils travaillent à l'avancement du règne de Dieu.

Nous voyons par ce sermon que le système généralement adopté dans les Églises des autres États protestants, devait finir par prédominer enfin aussi à Strasbourg, d'autant plus que les réformateurs eux-mêmes, en contradiction avec le principe du protestantisme étaient ses plus zélés partisans. L'Église, qu'un parti exalté et fanatique faillit étouffer, se jeta sans crainte dans les bras du pouvoir séculier. L'expérience des

années suivantes a prouvé qu'elle n'avait pas eu tort et elle a eu plus à se louer du gouvernement laïque que de la direction des théologiens étroits et intolérants qui triomphèrent dans la seconde moitié du seizième siècle.

VIII.

Hédion lui-même espérait beaucoup plus pour le salut de l'Église, du bon sens des laïques, que des étroitesses systématiques, des passions et des considérations égoïstes du clergé. Le mémoire qu'il rédigea en faveur de l'introduction de la réformation en France nous le prouve. Dans ce mémoire adressé à Ulrich Geiger, le chargé d'affaire de la ville de Strasbourg à la cour de France, Hédion déclare franchement que s'il doit être question de réformation, il faut s'adresser au pouvoir civil et aux laïques. — Les rapports diplomatiques de François Ier avec les États protestants d'Allemagne sont suffisamment connus; nous nous contenterons de rappeler ici les circonstances qui décidèrent les Strasbourgeois à donner suite aux propositions qu'on leur avait faites aux sujets de la réforme en France. Bucer avait reçu à plusieurs reprises déjà des nouvelles de Jean Sturm sur les progrès de la réformation en France. Établi à Paris, le savant professeur lui avait surtout fait concevoir les plus belles espérances des heureuses dispositions de Marguerite de Valois et des frères du Bellay en faveur de l'Évangile.

Se fiant à ces renseignements, Bucer avait souscrit au mémoire de Mélanchthon, que l'Électeur avait empêché de répondre à une invitation du roi de se rendre

auprès de lui. Bucer avait de même approuvé un autre mémoire remis à l'ambassadeur français et dans lequel le théologien Saxon avait fait des concessions plus larges encore au clergé de France. Le réformateur strasbourgeois n'attendait plus qu'une invitation officielle pour se rendre lui-même à Paris et y organiser l'œuvre de la réforme. Mais Guillaume de Fürstenberg, qui avait alors une certaine influence à la cour de François Ier et qui n'aimait pas Bucer, désigna Hédion comme devant accompagner éventuellement Mélanchthon. Hédion, qui craignait de blesser l'amour-propre d'un collègue aussi distingué, voulut que ces négociations eussent un caractère moins officiel, et envoya provisoirement au docteur Geiger (Chelius) son mémoire en 31 articles sur la manière d'introduire la Réformation en France. Nous ne saurions mieux caractériser les tendances pratiques de Hédion et son aversion pour toutes les discussions oiseuses, son désir de faire de la Réformation non pas un changement de doctrines ou de croyances seulement, mais surtout un changement de la vie et des sentiments, qu'en communiquant son mémoire moins connu que ceux de Bucer et de Mélanchthon :

1° Pour arriver à une union chrétienne, il faut avant tout prier Dieu de donner aux laïques et aux ecclésiastiques un esprit de charité et de bienveillance.

2° Convoquer préalablement une assemblée non-seulement de savants, prêtres ou théologiens, mais aussi de laïques auxquels la gloire de Dieu, le bien public et la moralité du peuple tiennent réellement à cœur.

3° L'histoire nous apprend que ce n'est point là une innovation, mais que les laïques ont souvent rétabli la

paix de l'Église troublée par les formules dogmatiques des prêtres.

4° Pour arriver à l'unité, le pape, les prêtres et les moines, les rois, les princes et les hommes privés doivent s'en remettre entièrement à Christ.

5° Une fois les docteurs et les prédicateurs d'accord, les autorités et le peuple instruits par eux dans les œuvres de la piété, se joindraient à eux pour combattre les sectaires et les schismatiques.

6° Saint Augustin lui-même à écrit des rétractations. Si l'on ne voulait jamais approuver et admettre que ce que l'on sait, la science et les études seraient superflues.

7° Animés de tels sentiments, les membres du prochain synode se feront de mutuelles concessions, sans compromettre la vérité.

8° Prendre l'Évangile comme base de toutes les délibérations, à l'exemple des plus anciens conciles.

9° Les rois et les princes ont tort de craindre l'Évangile: il nous réconcilie avec Dieu, il maintient la paix, il change les tyrans en bons princes, il rend les peuples soumis. La paix et l'union, c'est là le but de toute religion.

10° Ne traiter que les questions qui intéressent la foi et la charité, éviter toutes celles dont Chrysostome a dit: « il faut s'en remettre à Dieu, » et sur lesquelles il y aura toujours des opinions divergentes.

11° S'il est question, dans le synode, du baptême, de la Cène et de la confession, insister surtout pour que chacun vive d'une manière conforme au but de ces sacrements.

12° Tout dans l'Église doit servir à l'édification:

les sacrements, le chant et la prédication doivent donc se faire dans la langue du peuple.

13° Pour tomber d'accord sur la sainte Cène, s'en tenir, comme les apôtres, à la signification mystique du pain et du vin. Il est toujours dangereux de discuter sur des mystères divins ou de vouloir les définir.

14° Dans ce sacrement, Christ nous donne son vrai corps et son véritable sang, comme nourriture de nos âmes et pour la vie éternelle, afin qu'il soit en nous et nous en lui.

15° La messe dans le sens catholique d'un sacrifice ne saurait être admise ; lui rendre sa signification chrétienne et puis l'appeler messe ou sacrifice, le nom n'y fait rien.

16° Communier sous les deux espèces, d'après les paroles de l'institution.

17° Maintenir le culte, mais abolir les abus qui s'y sont glissés ; diminuer le nombre des prêtres et n'admettre que des hommes instruits, probes et honnêtes.

18° La messe des morts est un abus ; les indulgences sont une charge imposée au peuple crédule par les moines et les théologiens.

19° Remplacer le culte des saints par l'adoration de Dieu, de Jésus-Christ et du Saint-Esprit, et faire mention des saints dans les prières, comme Moïse fait mention d'Abraham.

20° La confession n'est que le simple aveu des péchés devant Dieu, devant l'Église ou devant un frère ; il n'y a rien qui empêche qu'elle ne se fasse surtout devant le prêtre, qui est le mieux qualifié, non pas pour damner, mais pour consoler le pécheur repentant.

21° Si l'on veut tomber d'accord sur la justification,

ne pas se disputer sur les mots, retenir le principe et le représenter comme produisant nécessairement les bonnes œuvres.

22° Abandonner à la Sorbonne la question du libre arbitre, du purgatoire et d'autres de même nature.

23° Permettre au synode de discuter librement sur la suprématie du pape.

24°, 25°, 26° Les jeûnes et les fêtes sont des questions subordonnées et indifférentes. On n'en doit pas faire une loi pour les consciences.

27° Le mariage des prêtres n'est pas contraire aux anciens conciles.

28° Les vœux monastiques non perpétuels sont permis, mais les couvents doivent être des écoles et des centres d'études.

29° Employer leurs revenus à l'éducation de la jeunesse.

30° Réformer la vie immorale du clergé.

31° Porter en général toutes les questions sur un terrain pratique; insister sur la vie chrétienne, plutôt que sur des définitions[1].

Voilà le résumé trop succinct peut-être de ces thèses devant servir de programme à un colloque préparatoire et préalable. Hédion aurait donc été prêt à faire de nombreuses concessions sur bien des points, pourvu que la Réformation se manifestât aussi dans la vie et dans les mœurs. C'est en cela qu'il se trompait. Les évêques et le reste du clergé catholique s'étaient-ils jamais souciés de la doctrine? Leurs revenus étaient pour eux la chose principale; que leur importait la

[1] *Articuli de reformatione in Gallia instituenda.* — *Hedio Chelio*. 28 août 1534. Mss. des arch du Sémin. protestant.

doctrine ! Appeler les laïques à se prononcer sur les priviléges du clergé, c'était rendre inutiles toutes les autres concessions. Bucer avait fait preuve de plus de sagacité, en conservant aux évêques leur position, s'ils voulaient réformer leurs dogmes. Malheureusement l'indifférence du roi et les cris du clergé firent échouer toutes ces tentatives de réforme. Imposer l'Évangile, c'était imposer la science et les vertus évangéliques : deux choses également antipathiques aux évêques et aux prêtres, qui préféraient se justifier devant le pape plutôt que devant le tribunal de la conscience.

Pendant une année encore les théologiens strasbourgeois nourrirent l'espoir de pouvoir établir la Réformation en France, et Bucer envia presque à Hédion l'honneur d'avoir été préalablement désigné pour prendre part aux délibérations du synode. La violation du secret, concernant le contenu des mémoires, fut seule capable de leur ouvrir les yeux. Bucer et Mélanchthon eurent beaucoup de peine à se justifier contre les reproches que leur firent les protestants de l'Allemagne et de la Suisse au sujet de leurs concessions. Hédion, dont le mémoire ne fut pas divulgué, se tint pour averti et ferma l'oreille aux promesses fallacieuses du roi très-chrétien, pour consacrer son temps et ses talents à sa propre Église.

IX.

Pendant que Bucer et Capiton travaillaient au dehors à l'établissement de la concorde sur la sainte Cène, en faveur de laquelle ils avaient obtenu pour Brenz une lettre de recommandation de la part de

Hédion, ce dernier, chargé de les remplacer dans leurs fonctions ecclésiastiques et académiques, avait aussi reçu la mission de traiter avec les principaux chefs de la secte. Schwenkfeld et Hoffmann devaient ou se convertir ou garder le silence; mais toutes ces conférences n'aboutirent à rien et ne firent que retarder la publication d'un livre dont le synode de 1533 avait déjà reconnu le besoin urgent.

Car bien que la plupart des communautés pussent donner à leurs pasteurs d'excellents témoignages, plusieurs d'entre elles cependant avaient à se plaindre de l'insuffisance dont leurs prédicateurs faisaient preuve dans leurs sermons. Sous ce rapport, ceux de la ville avaient fait de grands progrès : ils avaient trouvé dans les leçons publiques des principaux réformateurs des indications suffisantes sur la manière d'instruire le peuple, et, sans avoir atteint la perfection, ils étaient cependant à même de donner aux fidèles une nourriture substantielle, conformément à l'Évangile. Mais à la campagne la prédication laissait beaucoup à désirer. Afin de donner aux pasteurs des communautés rurales une compensation, et dans le but de rendre à cette partie du culte toute l'importance que la Réformation lui avait revendiquée dès les premiers jours, Hédion publia, en 1537, des plans de sermons sur une série de textes que les pasteurs devaient traiter dans le courant de l'année[1]. Chaque plan se divise en trois parties,

[1] *Epitome in Evangelia et Epistolas quæ leguntur in templis per circuitum anni, totius doctrinæ pietatis medullam et nucleum ceu Cornucopiæ citra cujuspiam morsum in se complectens, in usum Ministrorum Ecclesiæ, per D. Casp. Hedionem, concionatorem Argentoratensem conscripta. Anno M. D. XXXVII.*

dont la première est historique, la seconde dogmatique et apologétique, tandis que la troisième fait l'application pratique du texte, selon les besoins de l'époque et des auditeurs. Hédion rédigea cet ouvrage en latin, probablement parce qu'il le destinait à d'autres Églises encore qu'à celles de langue allemande; la dédicace du livre : « Au prince polonais Severinus Bonerus de Balitz, » dont le secrétaire était un ami de Hédion, semble confirmer cette supposition.

Voici, selon Hédion, la tâche du prédicateur évangélique : étudier à fond les saintes Écritures, prêcher simplement sans s'arrêter aux questions oiseuses, pousser sérieusement et sans relâche les auditeurs à la piété, éveiller et remuer les consciences, intéresser vivement les esprits aux choses spirituelles. C'est dans le but de rendre cette tâche du prédicateur plus facile et plus efficace, qu'il publia ce petit recueil, qui contribua puissamment au développement de la prédication évangélique en Alsace et dans les pays voisins.

Cette publication fut suivie de la traduction des vingt et une homélies d'Œcolampade sur la première épître de Jean[1]. Renonçant à leurs contes, les pasteurs devaient trouver dans ces homélies, qui se recommandaient autant par le style que par la richesse et l'application des idées, la vraie méthode pour instruire le peuple dans les vérités de l'Évangile.

Ses travaux littéraires ne l'empêchèrent pas de faire, à cette même époque, un nouvel essai de gagner à la Réformation le margraviat de Bade, où il espérait

[1] Nous n'avons pu trouver ni la traduction des homélies d'Œcolampade, ni celle des Commentaires de Luther sur les Psaumes, qui parut probablement à la même époque.

trouver un appui dans la personne du jeune margrave Albert; malheureusement l'influence toute-puissante du parti catholique fit échouer encore une fois ce projet. A son retour, il eut la consolation de trouver en George de Wurtemberg un prince qui était prêt à accepter ses services pour l'organisation des Églises et des écoles de son comté de Riquewyhr. Erb, que le prince avait nommé pasteur sur la recommandation de Hédion, fut le véritable réformateur de ce pays; mais dans toutes ses réformes il ne fit que suivre les instructions de Hédion, qui ne ménagea ni son temps ni sa peine pour lui procurer des pasteurs et des maîtres capables de diriger les Églises et les écoles.

Durant toute cette période, l'activité de Hédion fut réellement extraordinaire, et quand il dit lui-même qu'il ne peut plus suffire à sa tâche, l'on se demande comment il osa encore entreprendre une série de travaux littéraires pour lesquels il fallait plus de loisirs que n'en avait un pasteur de la Réforme.

Trois ouvrages, auxquels il travaillait alors à la fois, l'occupèrent pendant l'hiver de 1537. La chronique de l'abbé d'Ursperg, une *Synopsis historica rerum gestarum ab anno 1504 usque ad annum 1528*, devant faire suite à l'histoire universelle de Sabellicus. Cet ouvrage s'est perdu ou n'a pas paru, comme aussi le troisième: la traduction de l'*Unio dissidentium*, *libellus omnibus unitatis ac pacis amatoribus utilissimus*, *ex præcipuis ecclesiæ christianæ doctoribus*, *per Hermannum Bodium selectus*. Ce traité se recommandait assez par son but irénique pour que Hédion jugeât convenable de le traduire en allemand. Il voulait prouver au peuple que l'Église protestante ne diffère pas tellement des opi-

nions dogmatiques des anciens pères, que, loin d'être une Église schismatique, elle n'est que l'ancienne Église dégagée des erreurs et des abus qui s'y étaient glissés dans le cours des siècles.

Au commencement de l'année 1539 parut enfin la *Chronique du monde*, traduite de l'ouvrage latin de Conrad de Lichtenau, abbé d'Ursperg, et suivie d'un appendice de l'histoire, depuis Frédéric II, 1230 jusqu'en 1537, par Gaspard Hédion[1]. Il dédia cette histoire à Guillaume, comte de Nassau, comme à un prince désireux de contribuer à la prospérité de la nation allemande et du christianisme, et connu pour sa piété et son attachement au règne de Dieu.

Voici les motifs qui l'ont déterminé à entreprendre cet ouvrage : « Dans le cours de mes études historiques, dit-il, parmi toutes les autres chroniques, celle de l'abbé d'Ursperg, extrait des meilleurs chroniqueurs, tels que : Josèphe, Eusèbe, Orose, Eutrope, Procope, Witikind et Eginhard, et la plus exacte qui ait été écrite sur l'histoire de la nation allemande, m'a tellement plu que j'ai résolu de la traduire en allemand, en me proposant toutefois de corriger les erreurs que je pourrais y rencontrer.»

Le premier et le quatrième livre de cet ouvrage forment un travail indépendant, tandis que le second et le troisième sont une traduction assez fidèle du latin.

Toute cette chronique a pour but de nous faire voir

[1] *Auserlesene Chronick von Anfang der Welt, aus dem latinischen des Abt's von Ursperg, mit einem Anhang von Friedrich II, 1230 bis 1537, aus Johannes Tritenius und andern bewährten Historikern, durch Caspar Hedio in's Deutsche gebracht, zusammengetragen und beschrieben.* Strassb. MDXL.

avec quel art Dieu a créé toutes choses, et avec quelle sagesse il les gouverne; elle doit nous montrer en outre le salut de l'humanité qui nous a été offert en Christ, les origines et la chute des États, la vraie religion et les faux cultes, les exemples de la grâce et de la colère divines.

Le premier livre traite de la création du monde et de son histoire jusqu'au temps des patriarches; le second, accompagné d'une préface de Mélanchthon sur l'utilité de l'histoire, s'étend de l'époque des patriarches à celle de Charlemagne; le troisième décrit les événements du second empire d'Occident depuis Charlemagne jusqu'à Frédéric II; et le quatrième enfin donne l'histoire sommaire de l'Allemagne depuis 1230 jusqu'en 1537.

Hédion est un traducteur tellement fidèle, qu'il ne s'est pas même permis de mettre en doute la fable qui fait venir Pierre à la rencontre de Paul dans son voyage à Rome. Malgré les nombreuses imperfections provenant de l'état d'enfance dans lequel se trouvait encore la science historique, cet ouvrage peut être considéré comme une œuvre patriotique et nationale, bien supérieure aux écrits de Beatus Rhenanus et à l'histoire de Sébastien Franck, que Mélanchthon a jugée avec trop peu d'équité en la qualifiant de libelle. Les traductions de Hédion méritent en général une place très-importante dans la série des ouvrages par lesquels la Réformation a débuté dans le grand mouvement scientifique du seizième siècle; elles forment, pour ainsi dire, un travail préparatoire aux trésors historiques entassés dans les Centuries de Magdebourg, et occupent encore aujourd'hui, bien qu'elles soient tombées dans l'oubli, une place honorable parmi les histoires de ce temps.

La Chronique de l'abbé d'Ursperg, augmentée d'un appendice géographique très-détaillé, eut un tel succès à la foire de Francfort, qu'au mois de mars 1543 il en parut une seconde édition. Elle était ornée du portrait de l'auteur, pour la distinguer de l'*Histoire des Césars* par Cuspinianus, également traduite par Hédion, et que les libraires vendaient sous le titre de la Chronique d'Ursperg. Cette seconde édition fut au fond la même que la première de 1539. Hédion n'y introduisit pas même la correction promise au pasteur morave Érythrée, au sujet de l'Église de Bohème. Il y ajouta cependant l'histoire des principaux événements historiques depuis 1537 jusqu'en 1543, et il la dédia avec la même préface à Albert l'électeur de Brandebourg, auquel il avait déjà offert en 1540 sa traduction des Homélies de Jean Chrysostome.

Il venait en effet de terminer cet ouvrage auquel il avait consacré deux années de travail et qui n'avait été retardé que par les soins voués à l'organisation des Églises du margraviat de Bade, de Riquewyhr, et par ses rapports avec le chancelier de l'électeur de Cologne. Au mois de novembre 1539 il écrivait encore à Erb : « Jour et nuit je travaille à la traduction de Chrysostome; l'imprimeur me presse tellement que j'ai à peine le temps de prendre mes repas. Zell est alité depuis trois semaines; Steinlin est dangereusement malade; Bucer est parti; quelques-uns de mes collègues et moi nous sommes surchargés de leçons et de prédications[1]. »

Cette traduction des Commentaires de Chrysostome

[1] *Hedio Erbio*, 19 déc. 1539. Mss. A. Basil.

sur les évangiles de Jean et de Matthieu, dont nous avons déjà fait remarquer l'importance et l'utilité pour l'édification du peuple, parut au mois de février de l'année 1541. Elle valut à Hédion un riche présent de la part de l'électeur Albert. Ce prince désira même le charger de l'organisation des Églises de son pays, et lui offrit une position très-avantageuse; mais Hédion, voyant que l'Église de Strasbourg, qui avait perdu quelques-uns de ses plus fidèles serviteurs, avait grand besoin de son ministère, refusa. Cependant, pour lui prouver sa reconnaissance, il lui dédia la seconde édition de la Chronique d'Ursperg et lui adressa de fréquents rapports sur les événements politiques et religieux, qui étaient du plus haut intérêt pour l'électeur et qui n'avaient pas d'observateur plus empressé que Hédion [1].

L'infatigable et modeste prédicateur fit voir pendant les années 1540 et 1541 qu'il tenait à rester fidèle à sa devise. La peste éclata à Strasbourg; il fallut aviser aux moyens de mettre les étudiants à l'abri de ses ravages. Hédion obtint du comte de Fürstenberg l'autorisation de les établir à Gengenbach; et quand la peste vint encore les chasser de cette vallée, Bucer abandonna à Hédion le soin de leur trouver un refuge à Wissembourg.

D'autre part, il dut sacrifier une grande partie de son temps à sa correspondance avec les princes, qui étaient toujours sûrs de trouver auprès de Hédion des renseignements détaillés et authentiques sur les affaires de l'empire. Malgré ces travaux, loin d'aspirer au re-

[1] Voy. Voigt, *Briefwechsel der berühmtesten Gelehrten*, p. 297-335.

pos, il déploie une ardeur toujours nouvelle à répandre les bienfaits et les lumières de l'Évangile; il écrit à son ami Amerbach pour lui demander les œuvres d'Érasme, dont il veut enrichir la bibliothèque du collége des étudiants; il épie les décisions de la Diète, et il fonde de nouvelles espérances sur les dispositions que quelques princes, surtout l'archevêque de Cologne et l'électeur palatin, montrent en faveur de l'Évangile. Il se rend au colloque de Ratisbonne pour défendre les intérêts du comte de Fürstenberg; partout il se présente «avec les armes de l'Évangile pour arrêter les traits enflammés des ennemis[1].» C'est l'Évangile qu'il recommande au nouvel évêque de Strasbourg, Érasme, comte de Limbourg; c'est l'Évangile enfin qui le soutient quand il pleure au lit de mort de ses deux enfants que la peste lui enleva; c'est l'Évangile encore dans lequel il trouve des consolations pour ses amis, pour son Église et pour lui-même, quand il apprend la mort de Capiton, leur père à tous.

Lui-même, succombant à la fatigue, fut obligé de se faire remplacer par Jean Wurm, qu'il venait d'installer à Gengenbach. Heureusement sa maladie ne fut pas longue, et quand Bucer, qui ne pouvait suffire seul aux travaux d'organisation dans l'archevêché de Cologne, demanda que Hédion lui fût adjoint, ce dernier avait déjà pris toutes ses mesures pour faciliter son départ et rendre son absence moins sensible à l'Église de Strasbourg.

[1] *Hedio Bonif. Amerbachio*, 22 sept. 1540. Mss. Arch. Basil.

X.

De tous les prélats allemands, le seul qui se prononça ouvertement en faveur de la Réformation, ce fut Hermann de Wied, l'archevêque-électeur de Cologne. Dès l'année 1541 il s'était entretenu avec Bucer sur des projets de réforme qui avaient obtenu l'assentiment de la noblesse et de la bourgeoisie d'une grande partie de son pays. L'un de ses conseillers lui avait présenté un tableau des réformes à introduire; mais, comme cette réforme lui parut trop superficielle, il préféra en charger Bucer et Mélanchthon, qu'il fit venir à Bonn au moins de janvier 1542. Bucer lui ayant recommandé Hédion, dont l'archevêque avait appris à connaître l'habileté dans des entreprises de ce genre, il s'adressa au magistrat de Strasbourg, le priant de lui céder pour quelque temps le prédicateur de la cathédrale. Mais le magistrat ne pouvait pas permettre que l'Église de Strasbourg fût complétement abandonnée. Hédion, depuis la mort de Capiton, était à la tête des affaires ecclésiastiques et suppléait par son activité au manque de pasteurs que Bucer déplore amèrement dans une lettre à Blaurer: «Vous parlez d'abondance de prédicateurs. Triste abondance! Nous n'avons plus que Lenglin et Hédion; encore ce dernier est-il maladif.»

De retour cependant d'un voyage à Molsheim, où l'avait appelé l'évêque de Strasbourg, Hédion obtint un congé de quelques semaines. Il alla rejoindre Bucer et rédigea avec lui une liturgie destinée aux Églises réformées de l'archevêché de Cologne; elle est calquée

sur celle qui était alors en usage à Strasbourg. La même liturgie fut introduite deux ans après par Bucer et par Hédion dans les Églises du comté de Hanau-Lichtenberg.

L'électeur croyait avoir triomphé de tous les obstacles ; une assemblée générale des chevaliers et de la noblesse, convoquée à Bonn, le 23 juillet, sous le charme d'un sermon prononcé dans cette solennité par Hédion, avait sanctionné toutes les innovations, quand l'empereur, avec son armée, vint détruire l'œuvre des théologiens de Strasbourg. Il somma l'électeur de renvoyer les trois réformateurs dont il ne pouvait approuver les doctrines. Mélanchthon partit immédiatement, tandis que Bucer et Hédion, malgré les dangers auxquels ils s'exposaient, consentirent à différer leur départ. Hédion, justement indigné de l'attitude de Charles V vis-à-vis de l'électeur, et surtout de l'opposition du clergé de Cologne, se plaint amèrement de la violence brutale faite au pieux vieillard : « Nous déclarons franchement ce que nous pensons de cette conduite de l'empereur, et nous savons que nous en sommes redevables aux théologiens ou plutôt aux parasites de Cologne, pour qui l'Évangile répand une odeur de cadavre. Mais ceux qui veulent se soumettre à la volonté de Dieu, ceux-là reconnaîtront si notre doctrine vient de Dieu, ou si elle vient des hommes.» L'empereur insista sur le renvoi des théologiens strasbourgeois. Bucer prit congé de l'électeur, que Hédion accompagna encore à Bingen, où il le quitta le 26 août de l'année 1543, pour assister à une dernière conférence avec Bruckner, chancelier de l'électeur, à Coblenz.

A peine de retour à Strasbourg, il visita les églises

de la vallée de la Kinzig, et s'occupa alors sérieusement d'un projet dont le succès a le plus puissamment contribué aux progrès de l'Église protestante en Alsace: nous voulons parler de la fondation du collége de Saint-Guillaume.

Depuis de longues années, les pasteurs de Strasbourg, Hédion à leur tête, songeaient aux moyens de satisfaire aux demandes de pasteurs qu'on leur adressait de toute part. La plupart des moines qui consentaient à quitter les ordres, n'étaient pas capables de remplir dignement les fonctions ecclésiastiques. Il fallait des hommes assez versés dans les saintes Écritures pour pouvoir les prêcher au peuple et tenir tête aux adversaires. De bonnes écoles étaient donc une chose indispensable. Aussi, dès les premiers temps, Bucer, Capiton, Hédion et leurs collègues, reconnaissant ce besoin, avaient-ils ouvert des leçons publiques, qui attirèrent bientôt une foule d'écoliers. Mais le nombre de ceux qui se vouaient au service était très-petit, surtout quand ils sortaient de familles riches. Tous les réformateurs sont unanimes à se plaindre du petit nombre de ceux qui se destinent à la carrière pastorale, parce qu'alors déjà elle n'était rien moins que lucrative et hérissée de difficultés. Dès les premières années de l'établissement de la Réforme, des villes allemandes, comme Memmingen, Lindau, Constance, avaient consenti à créer des bourses pour entretenir leurs élèves respectifs à l'école de Strasbourg, et le magistrat de la ville eut soin de loger ces étudiants, qui devaient suivre les leçons publiques, dans une partie des bâtiments du couvent des Dominicains, et de les placer sous la surveillance d'un personnage lettré nommé *ad*

hoc. Mais cette institution ne profitait guère qu'aux villes étrangères, et ne remédiait nullement au manque de sujets aptes au saint ministère, car il y avait bon nombre qui s'y préparaient pour d'autres carrières savantes.

Il fallait trouver des voies et moyens pour encourager les classes moyennes à destiner les enfants doués des talents nécessaires à la carrière ecclésiastique. Car de tout côté on s'adressait à l'Église de Strasbourg pour lui demander des pasteurs, et souvent elle en manquait elle-même[1]. Bucer et Hédion songeaient depuis longtemps à l'établissement d'une espèce de pensionnat gratuit pour l'entretien et l'instruction de jeunes gens pauvres et intelligents (*die gute Ingenia hätten*), afin de les élever et former au saint ministère. Mais il fallait un local convenable et gratuit aussi, ainsi que des ressources pour faire face aux dépenses nécessaires. En 1543, Hédion crut trouver la place qu'il lui fallait dans les bâtiments du couvent de Saint-Guillaume, dont la ville venait d'hériter par la mort du dernier prieur. Il s'adressa aussitôt au magistrat avec la prière de céder au Christ, dans la personne des étudiants indigents, le local dudit couvent. Ces bâtiments donc furent affectés par le magistrat à l'entretien et à l'éducation de la jeunesse protestante. Hédion obtint en outre la permission de procéder à l'examen de vingt-quatre élèves, dont la moitié appartenait à des familles strasbourgeoises. Les dames des premières familles de la République, entre autres Amélie Meyer,

[1] En 1542, le comté de Zweibrücken en demandait 6; le comté de Fürstenberg 2; Erb en demandait autant pour Riquewihr. — *Hedio Erbio*, 19 déc. 1542. Mss. A. Basil.

femme de Conrad, membre du conseil des XV, la femme de Hédion et Catherine Zell s'occupèrent de l'ameublement des cellules. La charité publique de la bourgeoisie se montra tellement empressée, que le 14 janvier déjà de l'année 1544 eut lieu l'installation définitive de vingt et un élèves, placés sous la surveillance de l'économe et plus tard (24 juin 1544) sous celle du diacre Christophe Sœll.

Cette institution fut placée sous le patronage du magistrat et sous la direction générale de Hédion, le véritable fondateur de cet établissement, qui a entretenu depuis des milliers de jeunes gens, futurs ministres, et auquel les Églises reconnaissantes de l'Alsace ont témoigné, depuis plus de trois siècles, le plus vif intérêt[1]. Nous regrettons que l'étendue de notre travail ne nous permette pas d'entrer dans de plus amples détails sur la fondation et les premiers règlements de cette institution, à laquelle nous devons aussi notre part de gratitude.

Pendant que Hédion travaillait ainsi à assurer aux Églises de l'Alsace et de l'étranger des serviteurs dévoués et instruits, les demandes que lui adressait Philippe, comte de Hanau-Lichtenberg, lui firent comprendre que, tout en songeant à l'avenir, il ne devait pas oublier les besoins du moment. Plusieurs villages de ce comté réclamaient des pasteurs; les communautés n'étaient pas encore constituées; Bucer et Hédion envoyèrent au comte la liturgie qu'ils avaient faite pour

[1] *Wie das Collegium der armen Knaben im Wilhelmer Closter zu Strassburg ward angefangen, ex autographo Hedionis*, 1544. Mss. du Sémin. prot. — Voy. Rœhrich, *Mittheilungen aus der Geschichte der evang. Kirche des Elsasses*, t. II, p. 41 et suiv.

l'archevêché de Cologne ; elle devait en attendant remplacer la messe que Groscher, le prédicateur du comte, avait fait abolir ; trois pasteurs suivirent, dont l'un, Christophe Sœll, eut à desservir trois paroisses, Bouxwiller, Kirrwiller et Pfaffenhoffen. L'année suivante, Hédion fut assez heureux de pouvoir donner à cette dernière commune son premier pasteur régulier, Pantaléon Blasius. Il l'avait d'abord recommandé au comte par une lettre dans laquelle il lui rappelle les services qu'il rend depuis vingt ans à son parent, le comte de Fürstenberg, et qu'il est prêt à lui rendre aussi dans ses États. Bucer et Hédion eurent la satisfaction de voir et d'entendre, dans leurs entretiens personnels avec ce seigneur, que leur œuvre prospérait, et l'état florissant dans lequel se trouvent encore aujourd'hui les Églises de cette contrée, prouve qu'ils n'avaient pas travaillé en vain [1].

XI.

Malheureusement il n'en fut pas de même dans le diocèse de Cologne, où le peuple, intimidé par les Impériaux, revint promptement aux anciennes cérémonies, tandis que le prélat eut le courage de déclarer au chapitre de sa métropole « qu'il ne renoncerait en aucune manière à ses projets, dont dépendait le salut d'un grand nombre de fidèles ; qu'il avait rétribué de sa bourse les douze ou quinze prédicateurs évangéliques, et que s'il devait perdre sa dignité et son autorité, Dieu en déciderait ; peu lui importait, du reste,

[1] Voy. Rœhrich, *Mittheilungen*, t. II, p. 71.

de mourir comme il était né avec le simple titre de comte de Wied.»

Les théologiens de Strasbourg reconnurent ce qu'il y avait de généreux et d'héroïque dans cette conduite, dans cette confession vraiment évangélique du vieillard en face des dangers qu'il courait. Hédion, en particulier, pour lui donner un témoignage de son estime et de son attachement, mais en même temps pour défendre la Réforme qu'il avait essayé d'introduire dans l'électorat, lui dédia la seconde édition de son *Histoire ecclésiastique*[1].

Cet ouvrage l'avait occupé durant l'hiver de l'année 1544. Et « afin de faciliter au lecteur son jugement sur la tyrannie des papes contre les empereurs, sur leurs décrets concernant la justification, le célibat des prêtres et la sainte Cène, » Hédion l'avait continué jusqu'à l'an 1543 dans un appendice qui comprend douze livres. Il appuie dans le second livre sur la lettre du pape Léon, autorisant l'empereur à convoquer un concile; dans le quatrième il fait l'éloge des ouvrages et des épîtres de Grégoire-le-Grand; il raconte l'origine de la secte de Mahomet et « de ses descendants, les Turcs.» Le sixième livre doit prouver aux laïques qu'ils ont le droit de présider les conciles; dans le neuvième nous trouvons un récit détaillé de la querelle des investitures et de l'humiliation de l'empereur, et de plus une réfutation du célibat des prêtres; le douzième enfin résume les principales questions religieuses débattues dans les différents colloques et dans les Diètes de l'empire.

[1] *Chronicon germanicum, d. h. wahrhaftige Beschreibung aller alten christlichen Kirchen.* Strassb. 1545.

La préface justifie la Réformation tentée par l'archevêque dans ses États, « cette Réformation étant conforme aux déclarations de l'Évangile et l'histoire prouvant suffisamment que personne n'est tenu de s'arrêter aux objections des ecclésiastiques qui ont trahi leurs troupeaux. Les décrets mêmes du pape n'ont aucune valeur, parce qu'il n'est qu'un simple évêque et qu'il n'a pas le droit de prescrire quoi que ce soit aux autres évêques.»

Par cet ouvrage, Hédion, de simple traducteur s'éleva au rang d'un historien scientifique et pratique, aussi consciencieux dans ses recherches, qu'impartial dans son exposé.

Quelques lignes, que nous avons trouvées dans une instruction donnée par Hédion à un aumônier protestant de l'expédition contre les Turcs, nous montrent quel intérêt il portait aux anciens documents. « Quant à l'histoire de cette guerre, y est-il dit, l'aumônier sera tenu de consigner dans un journal tous les événements importants, et si le Dieu des armées protége nos troupes, l'aumônier profitera de nos succès pour visiter les anciennes bibliothèques de la Hongrie, de la Thrace, de la Grèce et surtout de Constantinople. Il aura soin de veiller à la conservation des livres précieux que les soldats, dans leur ignorance, voudraient détruire[1].»

Bien que l'élément apologétique et polémique y prédomine, cette « Chronique ou description véritable de toutes les anciennes Églises chrétiennes » n'en est

[1] *Instructio pro Casp. Steinbach, ministro verbi ad expeditionem Turcicam*, 1542. Mss. du Sém. prot. *Ex autographo Hedionis.*

pas moins un excellent travail qu'un auteur anonyme[1] du dix-septième siècle a jugé digne de compléter par l'addition d'un quatrième livre, jusqu'à l'année 1607.

A cette époque glorieuse, dont l'esprit tendait moins à l'histoire qu'à l'action, le nom de Hédion était néanmoins partout cité comme celui d'un historien célèbre. Cette réputation est pleinement justifiée par la peine qu'il s'est donnée à répandre et à populariser les sciences historiques, surtout parmi la classe instruite de la bourgeoisie et du peuple. Il est à regretter seulement qu'il n'ait pas publié d'ouvrage historique pour la jeunesse des écoles; toutefois la voie était ouverte, le peuple était initié aux vérités profondes et salutaires de l'histoire, et l'intérêt qu'on porte de nos jours à l'instruction du peuple au moyen des bibliothèques populaires, prouve que Hédion avait saisi toute l'importance de ces lectures sérieuses et leur influence moralisante sur les esprits.

Cette manière d'apprécier l'histoire d'après son but pratique et par son application aux circonstances et aux besoins des lecteurs, Hédion l'expose clairement dans la préface à la vie des papes, par Platina, qu'il traduisit dans le courant de l'année 1545[2].

Dans son dernier voyage à Ettlingen, Hédion s'était rendu à Heidelberg sur l'invitation de l'électeur Othon Henri, déposé par son oncle Frédéric II, afin de s'entendre avec lui sur l'acquisition des livres nécessaires

[1] Peut-être Beuther, le traducteur et continuateur de l'histoire de Jean Sleidan.

[2] *Bapt. Platinæ Historia von der Päpst und Kaiser Leben, von Petro und Tiberio an bis auf Carolum V et Paulum III, des Jahres 1546 continuirt u. zusammengetragen von C. Hedio.* Strassb. 1546, fol.

à une grande bibliothèque. A son retour, Hédion lui envoya une liste des meilleurs ouvrages grecs, latins et hébreux même. Il insista aussi sur la fondation d'une bibliothèque allemande et fut le premier promoteur des bibliothèques populaires qui soit venu à notre connaissance. « Il serait bon d'avoir à côté d'une bibliothèque latine et grecque une collection de livres allemands qu'on mettrait à la disposition des jeunes gens et des ouvriers le dimanche et les jours de fête ; ce serait un moyen pour eux de consacrer à leur instruction et au salut de leurs âmes le temps qu'ils perdent autrement dans les auberges et dans les maisons de jeu. Voilà dans quelle intention j'ai traduit durant vingt-deux ans une série d'ouvrages que je mets à votre disposition, ainsi que cette dernière traduction de l'*Histoire des papes et des empereurs*, par Platina de Crémone, que je viens de terminer. J'ai continué cet ouvrage jusqu'à notre époque, persuadé qu'elle exige tout particulièrement la publication d'un livre destiné à sauver l'honneur de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. »

Hédion compléta l'histoire de Platina par la vie des papes des soixante-quinze dernières années. Il y ajouta de plus l'oraison funèbre, prononcée par Mélanchthon sur la tombe du plus grand des réformateurs, « afin de faire connaître aux lecteurs allemands quels services éclatants Dieu avait rendus à son Église par l'organe de Martin Luther. » Toute cette partie, ajoutée par Hédion, est exempte de ces sorties de polémique violente auxquelles on se serait attendu dans une histoire de ce genre. Les jugements que l'auteur porte sur les hommes et les choses, sont loin, sans doute, d'être favorables à l'Église catholique, mais ils n'en sont pas

moins conformes à la vérité et témoignent d'un esprit qui a compris que la sincérité et la bonne foi sont les premiers devoirs de l'historien.

Hédion continua ses relations avec Othon Henri, en lui envoyant la même année un écrit de condoléance d'un caractère plus religieux que scientifique. Sous le titre de *Consolation* (*Trostschrift*[1]) et sous forme de conseils tirés du traité *De patientia* de saint Augustin, et adressés « à des personnes nobles que Dieu a visitées de sa grâce, mais que poursuit le malheur, » il exhorte le prince à supporter courageusement la perte de ses États. Trois passages des saintes Écritures, Job XXI, Jérémie XII et Psaumes LXXIII, lui servent de textes à expliquer le bonheur apparent des méchants et le malheur des bons, en même temps qu'ils lui fournissent la matière de véritables consolations.

La véritable consolation découle de la foi en la Providence ; cette foi engendre la patience, qui est obéissance par amour de Dieu, la patience chrétienne, et non la patience philosophique ou l'indifférence des stoïciens, qui ne se base que sur de vaines démonstrations de la raison ou sur des motifs mondains. Elle découle, d'autre part, des exemples de la Bible, qui nous montre que, dès les premiers temps, l'épreuve était la compagne de la piété ; les premières paroles du discours sur la montagne sont à elles seules une source abondante de consolations, parce que nous y voyons que ce sont les malheureux et les persécutés qui sont appelés les bénis du Seigneur. Cette vertu, la patience des saints, c'est-à-dire des chrétiens, se ma-

[1] *Trostschrift an Pfalzgrafen Ott Heinrich.* Strassb. 1546.

nifeste dans le courage et la résignation (*Ueberwindung des Unwillens*), dans la soumission à la volonté divine, parce que le malheur n'est pas un effet de la colère divine, mais bien un effet de sa grâce; elle se manifeste enfin dans l'espérance. Mais elle ne s'acquiert et elle ne se conserve que par la prière, par un usage fréquent des sacrements, dans lesquels le Seigneur nous communique sa grâce, en nous recevant dans sa communion.

Les dernières pages appliquent ces motifs de patience et de résignation à la position particulière du prince, qui aurait pu recourir à des moyens violents pour rentrer en possession de ses droits et de sa dignité, d'autant plus qu'il avait pour lui les vœux du peuple, qui l'affectionnait à cause de ses tendances réformatrices. Mais aux personnes que les vexations des leurs pourraient entraîner à des mesures extrêmes, il est bon de rappeler ces paroles : « A moi la vengeance, je ferai justice ; ayez patience, c'est moi qui récompenserai. » L'électeur tint compte de ces avis, et attendit avec résignation, dans ses possessions de Neubourg, que la mort de son oncle le réintégrât dans ses droits. Mais bientôt cet écrit de consolation devait être pour Hédion lui-même une source de patience et de courage au milieu des malheurs qui vinrent fondre sur les États protestants de l'Allemagne à la suite de la bataille de Mühlberg.

XII.

L'empereur, vainqueur en Italie, avait réuni ses troupes en Allemagne, et menaçait l'Église protestante d'une ruine que l'union des princes aurait seule pu

conjurer. Hélas ! cette union n'existait pas, et la division des chefs rendit à l'empereur la victoire facile. Dans toutes ses lettres intimes à Erb, Hédion déplore ces discordes. « Prions Dieu qu'il leur envoie un esprit de concorde et d'amour, afin que les désastres de la guerre fassent place à une union durable. Si les princes refusent de sauver l'Église, la tâche en revient aux pasteurs, dont tous les efforts doivent tendre à affermir les chrétiens dans la foi. » — Tout ce que les États protestants avaient à craindre de l'empereur, se réalisa. Après leur avoir laissé quelques moments de répit, il publia par une loi impériale l'édit de religion, rétablissant, jusqu'à la décision définitive du concile, le culte et la hiérarchie catholiques, ainsi que les doctrines fondamentales de cette Église. Le mariage des prêtres et la communion sous les deux espèces furent les seules concessions que cet édit, connu sous le nom d'*Intérim*[1], accordât en attendant aux protestants. Toutes les Églises durent se soumettre à cette loi. La bourgeoisie de Strasbourg seule résistait encore. Mais, se voyant menacé par l'empereur et cédant aux instances timorées du parti épiscopal, le magistrat accepta les propositions de l'évêque, et congédia les prédicateurs qui ne voulaient pas reconnaître l'Intérim.

[1] Hédion l'interprétait par l'anagramme suivant :

Papa loquitur

Caspar Hedio { *Ihr Narichten Teutschen Euer Reich Ist Mein* } *fecit.*

Hédion pensa qu'en ces jours de désolation il fallait imiter le roseau, et plier sans rompre. Plus souple que ses collègues, et plus politique peut-être pour la conservation de la Réforme, il reconnut l'Intérim, sans l'approuver, par amour pour son Église, qu'il voyait déjà assez affligée par le départ de Bucer et de Fagius.

Les négociations avec l'évêque amenèrent d'ailleurs un résultat assez favorable aux protestants : on leur laissa quatre églises, dans lesquelles les pasteurs étaient libres de prêcher ce dont le magistrat pouvait répondre devant Dieu et devant l'empereur. Hédion obtint même l'autorisation de continuer ses prédications dans la cathédrale, à condition toutefois qu'il n'attaquerait pas l'Intérim. Mais comme cette condition renfermait celle de ne prêcher qu'en aube, Hédion s'y opposa formellement. «J'ai prêché souvent, il est vrai, en aube à Bâle, à Mayence et même à Strasbourg, et j'ai été le dernier à la mettre de côté ; mais aujourd'hui je ne la mettrai plus à aucune condition. Je tiens l'aube pour chose indifférente, mais je ne veux scandaliser personne, ce qui arriverait infailliblement si je ne m'en revêtais; car on croirait que j'accepte l'Intérim, et que je trahis la vérité.» Le magistrat supplia l'évêque de faire une exception en faveur d'un des plus anciens de ses prédicateurs ; mais l'évêque ayant insisté et ayant menacé la ville de rompre toutes les négociations avec elle, si Hédion ne voulait se soumettre, ce dernier préféra renoncer à la chaire du chapitre de la cathédrale pour continuer ses prédications dans l'église des frères prêcheurs[1].

[1] Il y tint son premier sermon le 9 février 1550.

Bucer et Fagius étaient partis pour l'Angleterre ; Zell (mort le 10 janvier 1548) n'avait plus vu toutes ces calamités; de tous ses anciens réformateurs et prédicateurs Strasbourg ne garda que Hédion. Le magistrat le mit à la tête du convent ecclésiastique, en chargeant Jean Marbach des négociations avec les théologiens étrangers. Ce jeune et savant théologien, qui devint le chef d'une réaction luthérienne dans l'Église de Strasbourg, fut pour Hédion un ami et un aide dévoué. Hédion se rendit, malgré ses infirmités, encore en 1551 à Dornstett, où une assemblée de théologiens protestants, présidée par Brenz, procéda à la révision de la Confession d'Augsbourg, qu'on voulait présenter au concile de Trente. — Quoique affaibli par l'âge, il remplit avec fidélité la mission difficile qu'il avait reçue de veiller aux intérêts de cette chère Église, dont il avait été un des fondateurs, et de lui conserver pure et intacte la vérité qu'il lui avait prêchée pendant plus de trente ans. Bien souvent il dut songer avec tristesse aux jours passés, à son abandon ; bien souvent une larme brilla dans ses yeux quand il songeait à tant d'églises dépouillées de leurs pasteurs par la persécution impériale, à ses infortunés frères, à ses amis exilés qu'il ne devait plus revoir. Mais le sentiment du devoir le ranima, le besoin de montrer à la jeune génération et aux âmes timides ce que peut, dans des temps aussi difficiles, une piété profonde et une conviction sincère, lui rendit de nouvelles forces. Enfin, le 17 octobre 1552, deux mois après que le traité de Passau avait commencé à ranimer ses espérances en un meilleur avenir des Églises protestantes d'Allemagne, la peste vint mettre un terme à une carrière aussi modeste qu'elle avait été

laborieuse et utile aux églises et aux écoles de Strasbourg, dont Hédion fut l'un des fondateurs et des ornements pendant près de trente ans. Peu de temps avant sa mort il avait écrit sur une feuille détachée : « Dieu m'a laissé vivre par sa seule grâce et sans que j'y fusse pour quelque chose jusqu'à ce jour ; il m'a donné son fils bien-aimé, en qui j'ai un gage de la vie éternelle. Va donc en paix, mon âme ; tu as un père et sauveur fidèle qui te recevra dans ses bras. » — Brenz, à la nouvelle de cette mort, écrit à un de ses amis : « L'Église de Strasbourg vient de faire une perte irréparable dans la personne de Hédion, un excellent homme et l'un de nos meilleurs amis. » Mélanchthon aussi, qui avait appris à le connaître et à l'apprécier mieux qu'au colloque de Marbourg, fait son plus bel éloge en disant « qu'il sera difficile de trouver un successeur qui lui ressemble. » — Quant à nous, nous croyons que c'est à Hédion que s'adressent les paroles du Maître : « Cela va bien, bon et fidèle serviteur ; tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai sur beaucoup ; entre dans la joie de ton Seigneur. »

Si nous comparons Hédion aux deux autres réformateurs de Strasbourg, à Bucer et à Capiton, nous ne lui trouvons pas, il est vrai, ni la fécondité et la sagacité dialectique et spéculative, la science variée et productive, l'activité et le talent théologique du premier, ni la profondeur scientifique, religieuse et mystique du second. C'est plutôt un esprit pratique, positif, net, clair et laborieux, *qui habet suam mensuram*, comme Bucer l'a très-bien caractérisé. Mais aux grandes époques de la régénération des peuples par les éternelles vérités,

les hommes pratiques et de second ordre, éclipsés par l'initiative hardie et l'action prodigieuse et grandiose des auteurs du mouvement, acquièrent souvent des titres à la reconnaissance de la postérité, qui, pour être plus cachés et moins appréciés, n'en sont pas moins réels. Les premiers défrichent le terrain et jettent la semence à pleines mains; les autres arrosent et prennent soin que cette semence germe, pousse et prospère. Parmi ces derniers, Hédion était un des plus distingués et des mieux qualifiés, et si la Réforme a jeté des racines aussi profondes dans le cœur du peuple de la république de Strasbourg, c'était en grande partie à la prédication de Zell et de Hédion qu'on le devait, ainsi qu'au soin tout particulier que ce dernier avait voué aux institutions destinées à conserver et à transmettre les vérités et les libertés acquises aux générations futures. Sans avoir la verve dialectique et la puissance de raisonnement de Bucer, la prédication du successeur de Geiler dans la chaire de la cathédrale était si populaire et si nourrie à la fois que grands et petits aimaient à l'entendre. La clarté de sa diction et les nombreux exemples et autorités que sa riche érudition historique lui fournissait à l'appui des vérités qu'il exposait, donnaient un charme particulier à ses discours [1].

Comme historien, il a été éclipsé, avec beaucoup d'autres de ses contemporains, par le célèbre secrétaire de la république, Jean Sleidan. Mais par ses nombreuses traductions et continuations d'historiens anciens et modernes il a répandu dans les masses le

[1] Voy. *Jo. Sturmii Epistola de morte Erasmi, Episc. Argent.*

goût des connaissances historiques, d'une lecture utile et agréable à la fois, un riche fond de cette instruction solide et pratique qui éclaire l'esprit et forme le jugement et le caractère. Pendant plusieurs générations, l'une et l'autre Chronique de Hédion formaient, à côté des saintes Écritures, du livre de cantiques et du catéchisme, une partie intégrante de la bibliothèque de famille des bonnes maisons protestantes. De plus, Hédion a été, avec ses collègues, un des promoteurs et des organisateurs les plus zélés d'une bonne instruction primaire, et c'est principalement à sa vigilante surveillance que les écoles de Strasbourg durent leur état florissant. Il fut pour elles ce que Jean Sturm fut pour l'instruction secondaire et savante dans la cité. La part active qu'il prit à l'organisation de la grande aumônerie de Saint-Marc lui valut la reconnaissance des pauvres et du magistrat, et l'Église protestante d'Alsace n'oubliera jamais qu'une des institutions les plus indispensables pour son existence, le collége ou internat de Saint-Guillaume, est son œuvre. Il était le dernier représentant de cet esprit large et conciliant, pieux, savant et pratique à la fois, qui caractérisait la Réforme à Strasbourg pendant la première moitié du seizième siècle.

Nous terminons ici cet essai, heureux si, aux yeux de nos lecteurs, nous ne sommes pas resté trop au-dessous de notre tâche, et si notre travail peut leur inspirer la même sympathie que nous avons éprouvée nous-même pour ce réformateur, à la lecture de ses lettres et de ses ouvrages.

THÈSES.

I. Le protestantisme fait dépendre les rapports entre l'individu et l'Église de ses rapports avec Christ; le catholicisme fait dépendre les rapports de l'individu avec Christ de ses rapports avec l'Église.

(Schleiermacher.)

II. Le caractère conservateur de la réformation de Luther provient de la prédominance du sentiment sur la raison; le radicalisme des réformateurs suisses s'explique par la prédominance de la raison sur le sentiment.

III. Imposer les livres symboliques comme *norma credendorum*, c'est rétablir l'autorité dogmatique de l'Église, c'est donc revenir au catholicisme.

IV. Toute tentative de ramener en tout et partout l'Église à l'état des temps apostoliques, méconnaît la loi du progrès qui préside au développement de l'humanité.

V. Le passage 2 Tim. III, 16 n'est pas une preuve de l'inspiration.

VI. Une étude consciencieuse et une saine critique du Nouveau Testament est la meilleure réfutation du dogme de l'inspiration.

VII. Le principe formel du protestantisme ne tombe pas avec la négation de l'inspiration.

VIII. L'auteur du quatrième évangile n'est pas le même que celui de l'Apocalypse.

Vu par le Président de la soutenance.
Strasbourg, le 16 juin 1864.
CH. SCHMIDT.

Permis d'imprimer,
Strasbourg, le 22 juin 1864.
Le Recteur, DELCASSO.